

FRANCIS MAGNARD

Rédacteur en chef

A. PÉRIER

Secrétaire de la Rédaction

RÉDACTION

De midi à minuit, rue Drouot, 26

Les manuscrits ne sont pas rendus

BUREAU

26, rue Drouot, 26.

# LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

FERNAND DE RODAYS

Administrateur

ABONNEMENTS

Départements : Trois mois ..... 19 fr. 50  
Paris : Trois mois ..... 16 fr.

ANNONCES ET RÉCLAMES

ELLEBOURN VILL, SBOUY ET C<sup>e</sup>, PASSAGE DES FRANCOIS  
ET A L'ADMINISTRATION

## SOMMAIRE

### QUELQUES CHIFFRES IMPORTANTS.

LES JÉSUITES : Vaugirard, Saint-Ignace, Sainte-Geneviève, Metz.  
LES DOMINICAINS : Oullins, Sorèze, Saint-Brieuc, Arcueil, Arcachon.  
LES BÉNÉDICTINS ANGLAIS : A Douai.  
UNE VISITE CHEZ LES MAINTIENS.  
LE COLLÈGE DE L'ASSOMPTION DE NIMES.  
PÉRIER.  
LES ÉDUCATEURS.  
SAINT-BERTIN D'ANDRAS.  
SAINT-MARIE DE TINGHEDRAY.  
LE SACRÉ-CŒUR D'ISSOUDEUX.  
LES ORATOIRES : Julliy, Saint-Lé.  
LES ÉLÈVES DE SAINT-IGNACE.  
LES ÉLÈVES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION A NANTES.  
LES ÉLÈVES DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES.  
BÉNÉDICTINS DE DELLY.  
LE PÉTITIONNEMENT.

### QUELQUES CHIFFRES IMPORTANTS

Combien y a-t-il de congrégations enseignantes non autorisées, qui disparaissent, si l'article 7 des projets Ferry était malheureusement voté ?

16 congrégations d'hommes.  
120 congrégations de femmes.

Nous ne nous occuperons dans ce numéro que des congrégations d'hommes, parce que ce sont celles-ci surtout que vise M. le ministre de l'instruction publique.

La raison de ce privilège dans la haine des radicaux, c'est que les élèves des congrégations d'hommes seront un jour des électeurs qui ne manqueraient pas de renvoyer des ministères et des préfets M. Jules Ferry et ses amis.

En cette année 1878-79, les élèves de congrégations non autorisées sont au nombre de

VINGT MILLE DEUX CENT TRENTE-SEPT

Et, depuis un quart de siècle, il n'y a pas eu moins de 178,438 élèves qui ont reçu l'éducation intellectuelle et morale dans ces saintes maisons ; 178,438 élèves qui sont devenus à leur tour des pères de famille et qui veulent donner à leurs enfants cette instruction qu'ils sont si heureux d'avoir eux-mêmes reçue.

Quand on considère ce chiffre énorme de vingt mille écoliers élevés actuellement par les congrégations religieuses on se demande quelle dose de légèreté il a fallu au ministre pour aventurer un projet comme le sien.

M. Ferry possède-t-il des lycées en nombre suffisant pour recevoir cette année d'écoliers ? Non.

A-t-il les 60 ou 80 millions nécessaires pour en commencer les constructions ? Non.

Mais encore, possédait-il tout cela, où sont les mille cinq cents professeurs, surveillants ou administrateurs, capables de remplacer du jour au lendemain ceux que la réussite de ses projets chassait de leurs écoles actuelles ?

A-t-il ce vaste personnel sous sa main ? Qu'il réponde...

Donc, il va manquer 1,500 professeurs. Nos 81 lycées et nos 252 collèges communaux peuvent-ils céder 1,500 professeurs ?

Y a-t-il 1,500 professeurs à la suite ?

M. Jules Ferry sait-il où il les prendra ?

M. Michel Bréal, de l'Institut, ne semble pas le savoir, car il écrit, avant l'apparition du projet Ferry, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 décembre 1878 :

« Dans les collèges communaux, sur 1,707 maîtres délivrant l'instruction classique (c'est-à-dire enseignant le grec et le latin), 746 n'ont pas d'autre grade que celui de bachelier es-lettres. »

Et un autre publiciste qui ne signe pas, mais qui semble aussi fort au courant, étendant ces calculs, écrit, dans le *Correspondant* du 25 janvier 1879, que dans les maisons de l'Université déduction faite des maîtres d'études, sur 2,902 fonctionnaires, il en est :

1,342 qui ne sont que bacheliers, 862 qui ne possèdent qu'un titre inférieur à celui-là (instituteurs brevetés de Clunij), 117 qui sont dépourvus de tout grade et d'un tout brevet.

Mais il y a l'Ecole normale ?

Sans doute, il y a l'Ecole normale. Seulement, M. Michel Bréal écrit (toujours avant l'apparition du projet Ferry) : « Sur 348 élèves sortis depuis dix ans de l'Ecole normale, 4 seulement sont placés dans les collèges communaux de province. »

Quel en est le motif ?

« Peut-être celui qui faisait que M. Edmond About (si nos souvenirs ne nous trompent pas), envoyé au sortir de l'Ecole normale comme professeur de rhétorique à Alençon, refusait en disant : « Point d'Alençon ! »

En tout cas, trois cent quarante-huit élèves en dix ans, cela fait trente-cinq par an, et, pour arriver à mille cinq cents en supposant que les lycées et collèges n'en perdent pas un seul, nos vingt mille élèves ne seraient pas nantis avant cinquante ans.

Après l'exécution des ordonnances de 1828, le célèbre abbé Liautard, qui avait fondé le collège Stanislas et exerça une si grande influence sous la Restauration, écrivait ces lignes :

« Il eût fallu fonder au moins dix collèges royaux pour y loger, nourrir, instruire dans les sciences et la vertu ces trois mille élèves que l'on voulait absolument arracher de la tutelle des Révérends Pères. Mais, pour cela, l'argent fait le premier moyen d'action, et c'est là le grand défaut de l'école communale. La confiance des familles était ensuite la difficulté de la réalisation ; or, la confiance (pour l'Université) existait-elle ? Non, sans doute. Par économie même

on eût sagement fait de laisser vivre en paix les établissements des Jésuites. Il eût été prudent et sage de les conserver. »

Aujourd'hui, il ne s'agit plus de trois mille jeunes gens. Il s'agit, nos informations sont puisées aux sources les plus sûres,

il s'agit de... 20,235 jeunes gens et de... 41,174 jeunes filles répartis en... 641 établissements d'instruction. Parmi ces élèves, 9,513 jouissent de bourses totales ou partielles, auxquelles les religieux et religieuses qu'ils donnent consacrent annuellement, entendez bien,

1,186,076 francs, je dis :

Un million cent quatre-vingt-six mille soixante-seize francs.

Nous prions M. Jules Ferry de nous faire savoir s'il compte trouver dans la bourse des contribuables les millions nécessaires pour élever 61,409 élèves, même en supprimant les 9,513 bourses données par les congréganistes.

Ayant en main « l'état des Congrégations, Communautés et Associations religieuses, autorisées ou non autorisées, dressé en exécution de l'article 12 de la loi du 28 décembre 1876 » et distribué aux sénateurs et députés, un comité a écrit aux supérieurs de toutes les Congrégations et Communautés d'hommes et de femmes, désignées sur cet état comme enseignantes non autorisées, c'est-à-dire aux supérieurs de 191 Congrégations de femmes et de 28 Congrégations d'hommes, en tout 219.

176 supérieures de Congrégations de femmes, 27 supérieures de Congrégations d'hommes, soit en tout 203 jusqu'à présent ont répondu. Sur ce nombre, 120 parmi les femmes, 16 parmi les hommes, dirigent des Congrégations enseignantes non autorisées. Ce sont ces 136 réponses qui ont fourni les éléments des calculs dont le résultat suit :

### 1° NOMBRE DES CONGRÉGATIONS ENSEIGNANTES NON-AUTORISÉES

Femmes.....	120
Hommes.....	16
Total.....	136

### 2° NOMBRE DE LEURS ÉTABLISSEMENTS

Femmes.....	555
Hommes.....	81
Total.....	636

### 3° NOMBRE DE LEURS MEMBRES EMPLOYÉS A L'ENSEIGNEMENT

Femmes.....	4 857
Hommes.....	4 556
Total.....	6 413

### 4° NOMBRE DE LEURS ÉLÈVES EN 1878-79

Femmes.....	40 784
Hommes.....	20 235
Total.....	61 019

### 5° NOMBRE DE LEURS ÉLÈVES DEPUIS LA FONDATION A L'ENSEIGNEMENT

Femmes.....	486 527
Hommes.....	478 438
Total.....	664 965

### 6° NOMBRE D'ÉLÈVES JOUISSANT DE BOURSES TOTALES OU PARTIELLES

Femmes.....	6 008
Hommes.....	3 426
Total.....	9 434

### 7° SOMME CONSACRÉE CHAQUE ANNÉE A CES BOURSES

Femmes.....	418 681
Hommes.....	765 095
Total.....	1 183 776

## LES DEUX FERRY

Il ne s'agit pas ici des frères, Jules Ferry et Charles Ferry, deux médiocrités diverses, mais de calibre égal, qui ont trouvé moyen d'être quelque chose dans ce pays de France où, cependant, on pourrait dire que l'intelligence coule à pleins bords.

Il s'agit de M. Jules Ferry tout seul, dans lequel il y a deux Ferry, un Ferry partisan dévoué de la liberté de l'enseignement, et un Ferry ennemi acharné de ladite liberté.

Le Ferry de 1875.

Le Ferry de 1879.

Voici ce que disait, à la tribune de l'Assemblée nationale, en 1876, M. Jules Ferry, aujourd'hui ministre de l'instruction publique. Nous imprimons ses paroles en gros caractères, pour rendre plus éclatante la mauvaise foi de ce haut fonctionnaire :

Quant à moi, dans l'Assemblée de 1875, j'ai voté le principe de la liberté d'enseignement. Je ne regrette pas mon vote, et si la liberté de l'enseignement était atteinte, le jour où elle le serait, je monterais à la tribune pour la défendre.

Voici le texte de cet article 7 qui supprime la liberté d'enseignement pour 16 Congrégations d'hommes, 120 de femmes, et pour plus de 6,000 professeurs des deux sexes.

### ARTICLE 7

Nul n'est admis à participer à l'enseignement public ou libre, ni à diriger un établissement d'enseignement, de quelque ordre qu'il soit, s'il appartient à une Congrégation religieuse non autorisée.

Ne fût-ce que pour ce manque public à la parole donnée du haut de la tribune, M. Jules Ferry est indigne de rester à la tête de l'instruction publique. Hélas ! nous sommes bien sûrs que cet appel à sa pudeur restera sans réponse.

## LES JÉSUITES

Dans son discours d'Epinal, M. Jules Ferry disait :

Ce que nous visons, ce sont uniquement les Congrégations non autorisées, et parmi elles, je le déclare bien haut, une Congrégation qui, non-seulement n'est pas autorisée, mais qui est proscrite par toute notre Histoire, la Compagnie de Jésus. Oui, c'est à elle, messieurs, que nous voulons arracher l'âme de la jeunesse française.

Puisque les Jésuites sont les premiers à la peine, il est juste qu'ils soient les premiers à l'honneur.

Voilà pourquoi nous les plaçons en tête des autres Congrégations.

Le nombre est grand, en France et à Paris, des familles qui connaissent leurs collèges, les magnifiques établissements de Vaugirard, de la rue Lhomond, de la rue de Madrid. Aussi, que de cours serrés, quand on apprend que, comme autrefois, les compatriotes de Virgile, les PP. Jésuites allaient entendre la sinistre injonction :

Veteres migrate coloni.

Ainsi donc, le travail sans trêve d'un tiers de siècle serait perdu pour eux ! Ces maisons élevées avec tant de patience et de dévouement, où ils avaient dépensé leur activité, leur intelligence, où ils avaient mis toute leur âme, pouvaient se fermer derrière des exilés !

La douleur des catholiques a été immense. Elle a un grand retentissement dans le pays.

Si fort qu'on soit, si habitué qu'on puisse être à vivre au milieu des menaces de persécution, on n'en est pas moins homme, et il est bien permis, même à des religieux, de ressentir quelque émotion, à l'approche des iniquités, quand on leur crie que l'heure a sonné de la spoliation de leurs droits de citoyens, et qu'il n'est plus de liberté pour eux.

Ces sentiments émus, nous les trouvons dans la page suivante, écrite par un des Pères de la rue Lhomond à un de nos amis :

« Pardonnez-moi, monsieur, je vous en prie, cette si longue lettre dont je suis honteux. En prenant la plume, je ne me doutais pas de ce qu'elle allait faire. Hélas ! je suis plein de mon sujet. Avant de me mettre à vous répondre, j'ai voulu parcourir nos longs corridors.

En voyant d'un côté les noms des vaincus du pays, de l'autre ceux de 96 élèves morts pour en venger la défaite, et au-dessus cette parole des Machabées :

« Mieux vaut pour nous mourir que voir la ruine de notre patrie et de choses saintes ! »

Je sentis ma gorge se serrer. Je pensais à tous ces enfants que nous avons connus, aimés, nos enfants à nous qui avons quitté nos familles pour eux : Je montai dans ma chambre et je me mis à écrire. »

Du bureau où je trace ces lignes je vois nos 400 élèves jouer et travailler en paix. Ils ont foi dans la France ; ils la connaissent assez ; ils l'aiment trop pour la croire capable d'une pareille erreur. On prie beaucoup pour eux et pour nous. Je compte sur la parole de Jésus-Christ que celui qui priera sera exaucé. J'ai foi aussi dans l'avenir de notre pays. Je ne puis croire que Dieu ait fait ces braves cœurs de jeunes gens qu'il nous envoie de toutes parts, plus nombreux déjà pour l'an prochain que jamais, s'il voulait le perdre. »

Non, certes. Le patriotisme d'un ministre dénote toute appréciation ; je parierais néanmoins pour celui du Jésuite. Une arme coule et ne se trompe pas. Que le Révérend Père se rassure ! M. Jules Ferry n'est pas la clef de voûte du ministère, mais plutôt sa lézarde.

Savent-ils bien d'ailleurs, ces messieurs, jusqu'où vont porter leurs coups ?

### 28 Collèges et 60,000 Elèves

Voici un curieux tableau que nous sommes les premiers à donner : c'est la statistique exacte des écoles qui sont tenues, en France, par les Pères Jésuites, et des élèves qui ont passé chez eux depuis 1850 :

### TABEAU STATISTIQUE DES ÉCOLES DES PP. JÉSUITES

	DATE de FONDATION	NOMBRE DES ÉLÈVES
	Ru 78-79	Depuis la fondat.
Alger.....	1872	200
Amiens.....	1850	596
Angoulême.....	1850	400
Arcueil.....	1850	550
Bordeaux.....	1850	550
Boulogne.....	1871	350
Brest.....	1872	230
Dijon.....	1873	192
Dieppe.....	1850	472
Épinal.....	1852	450
Le Mans.....	1870	475
Lille.....	1872	512
Lyon.....	1871	350
Marne.....	1873	226
Mongré.....	1851	300
Montauban.....	1850	450
Montpellier.....	1872	226
Oran.....	1851	175
St-Geneviève.....	1854	400
St-Geneviève (rue des Postes).....	1874	720
St-Geneviève (rue de Madrid).....	1874	670
Vaugirard.....	1856	390
Poitiers.....	1874	260
Reims.....	1850	450
Saint-Affrique.....	1850	300
Saint-Etienne.....	1850	300
Sarlat.....	1850	325
Toul.....	1872	200
Toulouse.....	1872	550
Tours.....	1872	226
Yverdon.....	1850	489
TOTAL.....	11 144	63 459

Bacheliers depuis dix ans... 6,878.

Pour les bourses accordées aux élèves, comme pour les annués, nous aurions

bien des choses à dire, mais la main gauche doit ignorer ce que la droite donne. Nous demandons seulement aux maires républicains des trois arrondissements de Paris où se trouvent les établissements des Jésuites de s'informer des infortunes qu'ils secourent et des manières visitées par eux.

Malgré leur prospérité, ces établissements n'amaissent pas. La plupart ont des dettes énormes au Crédit Foncier. Le collège Sainte-Geneviève, rue Lhomond, paie à lui seul plus de 50,000 francs d'intérêts annuels.

Cela se comprend. Presque toutes les maisons des Jésuites furent livrées à un pillage réglé sous la Commune, après avoir été transformées en ambulances pendant la guerre. Il fallut assainir, réparer, construire, et, pour cela emprunter.

« Nos dettes payées, nous disait un Père, nous abaisserons graduellement le prix des pensions qui finira par être si minime que cela ressemblera à la gratuité. On le sait, et c'est peut-être la raison de bien des choses. »

Il ne faut pas s'étonner de ces prospérités et de ces vastes projets. Les Jésuites n'ont à payer ni professeurs, ni surveillants, ni directeurs.

Un Jésuite coûte mille francs par an en province ; un peu plus à Paris, nourriture, vêtements, entretien. Quand il passe d'une maison à une autre, il emporte son crucifix, son bréviaire, la chemise et l'habit qu'il a sur lui, ses manuscrits, s'il en a, et c'est tout. En arrivant à sa destination, il trouve un trousseau plus ou moins à sa taille.

### Quelques noms propres

Quels sont donc ces hommes si étranges, ces pauvres volontaires, au milieu d'une société raffinée à l'excès ? Nous allons vous en nommer quelques-uns :

Le P. Turquand, officier d'artillerie, sorti de l'Ecole polytechnique ;

Le P. de Plas, ancien capitaine de vaisseau, commandeur de la Légion d'honneur ;

Le P. de Benazet, ingénieur des constructions navales, décoré à vingt-sept ans ;

Les PP. d'Esclabes, de Bussy, ingénieurs des mines ;

Le P. Jomand, ingénieur des ponts-et-chaussées ;

Les PP. Jules de Lajudie, Perron, capitaines d'état-major ;

Le P. de Montfort, capitaine du génie, décoré ;

Les PP. Henri de Saune, Escoffier, officiers de chasseurs ; les PP. Saussier et Berniere, enseignants de vaisseau ;

Les PP. Grange, sous-lieutenant d'infanterie ; Mauduit, capitaine et Wibaux, lieutenant au volontaire de l'Ouest.

La liste serait longue des anciens élèves des Ecoles du gouvernement, des Mines, l'Ecole polytechnique, Saint-Cyr qui se sont réfugiés dans la compagnie.

Si vous voulez des savants de premier ordre, voici de quoi satisfaire les plus difficiles des radicaux :

Le P. Joubert, le célèbre professeur de mathématiques, doyen de la Faculté des sciences à l'Université catholique, sorti avec le n° 1 de l'Ecole normale supérieure ;

Les PP. Olivaint, Verdier, Chartier, Le Gouis, Pharo, ont passé par la même Ecole.

Ce n'est pas tout ; il y a encore les Jésuites qui ont été décorés, étant déjà dans la compagnie :

Les PP. Parabère, officier de la Légion d'honneur, après avoir servi comme armurier en Crimée, en Afrique, en Italie ;

Gloriot, Ferrand, chevaliers pour leurs services en Crimée ; Brumault, pour son orphelinat en Algérie ; Guzy, décoré en 1878 pour ses services à la prison de Toulouse ; Couplet, comme Père-recteur du collège Saint-Clément de Metz ;

Martin, pour ses travaux d'archéologie ; Secchi, officier de la Légion d'honneur pour son météorologie ; Queuille, comme armurier.

Inutile de dire que les légionnaires ne portent pas leurs insignes... par simple humilité. Il se présente pourtant certaines grandes occasions où on sent qu'il faut faire un peu plus de toilette. C'est ce qui est arrivé récemment à la rue Lhomond.

Les Pères de la rue des Postes sont membres fondateurs de la Société de Sauvetage maritime. Ils avaient reçu une invitation pour assister à l'assemblée générale.

Le Père, Recteur de l'Ecole Sainte-Geneviève, à qui la carte était adressée, délégué à sa place le P. de Benazet, l'ancien ingénieur dont nous avons déjà parlé, et lui fit acheter du ruban rouge, pour orner, ce jour-là, sa boutonnière.

Quand le Père entra à la rue Lhomond, on lui demanda s'il avait vu l'amiral La Roncière.

« Mais parfaitement, répondit-il, je suis allé le saluer ; l'amiral m'a beaucoup regardé... »

« Lui avez-vous dit au moins votre nom ? »

« Je l'ai oublié. »

Si le hasard met ces lignes-sous les yeux du président de la Société de Sauvetage, il reconnaîtra l'authenticité de l'anecdote et apprendra ainsi le nom de ce religieux dont la figure l'intriguait et qu'il avait connu autrefois sous le frac brodé d'or des ingénieurs des constructions navales.

### Un Jésuite à l'Ordre du Jour de l'Armée

Voici ce que raconte le général Ambert dans cet éloquent livre : *L'héroïsme en sonate*, dont on ne saurait trop recommander la lecture, et qui, d'ailleurs, a obtenu un assez joli succès, puisqu'il est déjà parvenu à sa onzième édition (chez Dentu).

Le P. Tailhan, de la compagnie de Jésus, ancien missionnaire au Canada, avait désiré être attaché au 7<sup>e</sup> bataillon des mobiles de la Seine, en qualité d'aumônier. Il y fut bien accueilli par tous, officiers et soldats. Son esprit et son courage exercèrent une séduction irrésistible.

Au combat de Buzenval, le P. Tailhan, ayant perdu son bataillon, se joignit aux

mobiles de Seine-et-Marne et courut au feu avec ce bataillon.

Le premier de tous, il fut atteint d'une balle qui lui fit une large blessure à la tête. Entouré par un grand nombre d'officiers et de soldats qui voulaient le faire conduire à l'ambulance, car le sang coulait à flots, le Jésuite répondit : « Ce n'est rien. Une blessure à la tête n'empêche pas de marcher. Je resterai ici tant qu'un soldat pourra avoir besoin de mon ministère. »

La tête du prêtre fut entourée d'un mouchoir, bientôt rouge de sang, et l'on vit ce Jésuite demeurer sous le feu, allant aux blessés pour les secourir ou les bénir.

Ce dévouement faillit coûter la vie au P. Tailhan, car un érysipèle se déclara quelques jours après, qui mit ses jours en péril. Le Père fut mis à l'ordre du jour de l'armée.

### L'ÉCOLE DE VAUGIRARD

Les études, sous la vigoureuse impulsion du P. Olivaint, devinrent très florissantes à Vaugirard. Saint-Marc Girardin, Patin, Egger et Wallon, laissent rarement passer une session d'examen



versés Ecoles forestière, navale, Ecole des mines, on arrive au chiffre de 2,283. Les Jésuites possèdent encore, à Toulouse, une Ecole préparatoire.

Depuis 1871, date de sa fondation, elle a fait admettre :

A l'Ecole polytechnique...	13 élév.
A Saint-Cyr...	107 —
A l'Ecole centrale...	16 —
A l'Ecole des mines...	2 —
A l'Ecole forestière...	1 —

avec le n° 1.

Leur école de Metz a été fermée en 1872. Elle avait fourni en quelques années :

22 Elèves à l'Ecole polytechnique;	
104 — à Saint-Cyr;	
15 — à l'Ecole centrale;	
11 — à l'Ecole forestière.	

Des succès aussi ascendants devaient amener l'envie. Ce n'est pas douteux. Qu'on veuille bien suivre avec attention ce que nous avons dit dès le début de cette étude. Ces hommes n'ont pas une minute de leur vie qui ne soit consacrée à leur œuvre. Rien ne peut les en distraire, ni les honneurs, ni la fortune, puisqu'ils y ont renoncé. Il en est qui ont abandonné des châteaux et des millions pour se faire Jésuites. Quoi d'étonnant si le succès vient couronner leur infatigable persévérance ?

Ce qui frappe dans leurs maisons, trait commun aux autres ordres religieux, c'est l'affection qu'ont pour eux leurs anciens élèves et dont Voltaire s'est fait l'immortel interprète.

Il s'agit de regret et de retrouvailles. L'ombre de ces robes noires qui les ont pris bégayant et les ont conduits jusqu'aux emplois les plus enviables de l'Etat. A l'Ecole Sainte-Geneviève, on s'est vu comme un frère, on a vu des cercles : un pour les polytechniciens, l'autre pour les élèves de Saint-Cyr.

— Les jours desortie, disait un père de la rue des Postes à un de nos amis, la plupart de ces jeunes gens, nos anciens élèves, dont les familles sont éloignées de Paris, ne savent trop où aller. Ils étaient quelquefois obligés d'écrire à leurs parents, dans un café ; nous leur ouvrons nos chambres, et nous leur prêtons nos bureaux. On leur fait approprier deux cercles, un pour chaque école, où ils ont des billards, des revues, des livres, des journaux.

Celui qui écrit ces lignes a vu les deux cercles et, certes, il y avait là des élèves gradés, c'est-à-dire, les premiers des deux écoles. Tout était parfaitement aménagé. Crier-t-on à l'accapement, à l'influence continue, à la propagande ? Cela fait sourire. On sait quel est l'attrait de la liberté pour des jeunes gens de vingt ans, surtout à Paris. S'ils y renoncent volontairement, c'est qu'ils trouvent un grand charme auprès de ces hommes qu'ils connaissent depuis leur extrême jeunesse et qui sont restés leurs amis les plus sûrs.

Les récréations ne peuvent pas être, rue Lhomond pour des jeunes gens absorbés par les études qu'ils sont à Vaugirard, dans la 3<sup>e</sup> division. Des billards fonctionnent ici, sous les hangars des cours, et malgré cela, aux bruits tumultueux qui s'en échappent, les visiteurs sentent qu'on ne boude pas, qu'on ne philosophe pas ou qu'on ne médite pas dans les coins. Tous les pieds et tous les bras sont en l'air, pour faire plaisir à M. Legouvé.

Tout est clair et lumineux dans cette maison. Les corridors, les escaliers sont admirablement éclairés. La plus récente partie de la l'école actuelle a eu pour architecte... un Jésuite.

#### L'écriture chez les Jésuites

L'écriture est en honneur et encouragée chez les Pères Jésuites.

Dans les trois établissements tenus par eux à Paris (Collèges de la rue de Madrid, de Vaugirard et des Postes), plus de quatre cents élèves suivent les leçons d'écriture, sous la direction de professeurs tels que MM. Vigeant père et fils et Fabre.

Des maîtres et prévôts de choix sont adjoints à ces professeurs.

Les élèves ont droit à deux leçons par semaine et sont amenés à la salle d'armes par division.

Chaque division comprend plusieurs séries.

Chaque série est limitée au nombre de maîtres présents et commence les leçons au coup de sonnette donné par un Père surveillant. La deuxième série prend leçon au coup de sonnette suivant.

Des concours par division ont lieu à la fin de l'année scolaire, et des armes de prix sont données en récompense aux plus méritants.

Plusieurs Pères Jésuites sont d'une très belle force à l'épée, et l'on dit tout bas que l'un d'eux est un adversaire que Vigeant lui-même ne dédaigne pas.

Après la guerre, après la Commune, après le massacre des leurs, les Jésuites de la rue Lhomond ont été les premiers, dans cette région de Paris, à bâtir, et ont mérité d'être signalés, pour ce fait, à la préfecture de la Seine. Tous les jours ils donnent le bon exemple. Il était aussi méritoire de se mettre à bâtir en juin 1871, que de convertir sa maison en ambulance en septembre 1870. Du reste, les entrepreneurs étaient ravis d'employer des centaines d'ouvriers qu'ils valaient sur les bras. Ils ne demandaient qu'à reprendre les travaux, et accordaient de bon cœur de fortes remises.

Cette importante maison attend toujours sa chapelle. Depuis vingt-cinq ans elle est provisoire. On s'était enfin décidé cette année-ci. On allait acheter un terrain contigu, appeler les entrepreneurs, dépenser peut-être quelques centaines de mille francs. L'article 7 du projet de loi Ferry parut. Adieu les projets !

Si M. Ferry arrête ainsi les constructions projetées par tous les religieux de France, les travailleurs ne doivent pas lui en savoir gré, car enfin, nous ne savons pas si on en est arrivé à faire la différence entre l'argent clérical et l'argent démocratique.

Citons ici, pour finir, ces deux lignes prises dans la pétition des anciens élèves de la rue des Postes, ce sera le mot de la fin :

« Lors de la dernière guerre, 1,093 étaient sous les drapeaux ; 86 ont été tués à l'ennemi, 184 ont été décorés. »

« Si nous rappelons aujourd'hui ces souvenirs, c'est pour en reporter l'honneur à ceux qui nous ont formés. »

#### LES JÉSUITES EN ALSACE-LORRAINE

Les Jésuites durent quitter nos deux provinces perdues, en 1872. A Strasbourg, où ils n'avaient qu'une simple résidence, le peuple se montra ingénu dans les marques de sympathie qu'il leur prodigua, lorsqu'il connut l'arrêt de proscription définitif. M. Edmond About était alors détenu à Saverne par les Prussiens. Dans son livre *Alsace*, il a raconté comment il fit la connaissance de l'aumônier de sa prison.

« Le voyant instruit de toutes choses, dit-il, j'ai profité de ses services pour m'éclairer sur la persécution des catholiques en Alsace. Les détails qu'il m'a donnés sur l'expulsion des Jésuites, mes et à leurs amis. A l'heure de l'exécution, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants en prière, remplissent la chapelle. L'agent des hautes œuvres prussiennes fut un instant troublé par ce spectacle et offrit d'ajourner la partie à une meilleure occasion. Ce fut le Père-directeur qui congédia l'assemblée, prêtant l'appui de sa parole à cette autorité qui le frappait. »

« On obéit, mais le lendemain et tous les jours suivants, la façade du petit couvent de la rue des Juifs fut décorée de fleurs et de rubans tricolores par des mains inconnues. Le jésuitisme était devenu, grâce aux Prussiens, une forme de patriotisme, à tel point qu'un éminent avocat de Strasbourg, M<sup>r</sup> Masso, m'a dit dans ma prison : « Je suis juif ; vivent les Jésuites ! »

#### Le Collège Saint-Clément à Metz

C'était une vieille abbaye située dans un quartier désert et que le ministère de la Guerre rétrocéda à la ville. Grâce au concours de la population et de généreux amis, les Jésuites, qui avaient vu, le 22 octobre 1852, un collège libre à Metz, purent l'acquiescer. Ils rendirent à cette ville une église monumentale, et à l'art, une des plus splendides constructions du règne de Louis XIII. Leurs cours préparatoires aux écoles du Gouvernement devinrent bientôt célèbres dans la région de l'Est. En 1860, le collège comptait 400 élèves ; 480 en 1866 ; 500 en 1871, après les dévastations.

Pendant le siège à jamais néfaste de Metz, les Jésuites s'étaient prodigués auprès des blessés, des malades, des mourants, et le Père-recteur recevait la croix de la Légion d'honneur, tandis que son prédécesseur dans la direction de l'école parcourait l'Allemagne dans tous les sens, apportant des secours, des consolations à nos soldats prisonniers.

Dans sa courte existence, l'école a fourni un nombre contingent de braves et de savants officiers. Trente de ses enfants sont tombés pour la patrie française. En 1872, elle était au plus haut point de sa popularité. Aussi l'émotion fut grande dans la ville, quand on y aperçut la menace d'expulsion qui pesait sur les religieux.

Dans une adresse au gouverneur général d'Alsace-Lorraine, l'administration municipale déclarait : « Se préoccuper d'un juste titre d'une question qui tient profondément au cœur de ses habitants, et touche aux plus graves intérêts de la cité. »

L'école Saint-Clément, depuis 20 ans, quelle existe, n'a cessé d'être pour la ville de Metz un foyer de civilisation, une source toujours croissante de richesses matérielles, un précieux secours offert aux familles pour l'éducation de la jeunesse.

La célébrité que lui ont valu ses succès, lui attire chaque année, une moyenne de 500 élèves, dont plus de 300 pensionnaires.

On peut évaluer à un million l'argent que chaque année l'école met en circulation dans la ville, sans parler des sommes considérables dépensées par les familles que cet établissement attire.

L'administration municipale de Metz a l'intime et douloureux pressentiment que le départ des PP. Jésuites et la fermeture de l'école Saint-Clément achèveront de ruiner le commerce, précipiteront l'émigration des familles les plus riches, et contribueront à réduire sous peu, cette ville autrefois florissante, à l'état de désert et de dénuement.

On sait jusqu'à quel point l'intime et douloureux pressentiment s'est réalisé. Les mères de famille, de leur côté, écrivent une grande supplique à l'impératrice d'Allemagne.

Tout fut inutile.

La dernière distribution des prix de l'école eut lieu le dimanche, 4 août 1872, au milieu d'une émotion indescriptible.

La vieille bourgeoisie de Metz s'y était rendue en foule. Aussi la parole de R. P. Stumpf, recteur du collège, fut-elle écoutée avec une attention particulière. Cette année-là, la dernière, on eût dit que les douleurs et les angoisses avaient donné une trempe plus mâle à tous ces jeunes gens ; les discours avaient plus de relief ; elle disparaissait dans son triomphe. Sur quatre candidats à l'école polytechnique, trois avaient été reçus ; elle comptait 56 bacheliers, sciences et lettres de plus, dont sept avaient la mention honorable. Enfin, au concours pour Saint-Cyr, 13 étaient déclarés admissibles ; prêts, disait l'orateur, à y remplacer les vingt-six jeunes officiers sortis de Saint-Clément qui ont si vaillamment fait leur devoir dans la dernière guerre, dont plusieurs portèrent à vingt ans la croix de la Légion d'honneur, ou de nobles cicatrices.

#### CONCLUSION

Nous n'avons jamais autant regretté le manque de place qu'en ce moment, car nous eût plu de donner les noms de tous les élèves des Jésuites tués à l'ennemi, aussi bien ceux qui sortaient des écoles de Paris que ceux qui appartenaient aux écoles de province.

Les Pères ont gardé précieusement les noms et les portraits de ces glorieux morts, car ils ne se croient pas quittes envers les jeunes gens qu'ils ont élevés et instruits, quand l'heure de prendre rang dans la société a sonné pour eux. Ils les suivent des yeux avec intérêt. Que voulez-vous ? C'est leur famille. Napoléon sentait bien, lors de la création de l'Université, cette grande force du dévouement pour l'éducation de la jeunesse, et sa pensée se reportait vers les années de son enfance, où les moines étaient presque seuls en possession de la donner.

Les Minimes, ses premiers professeurs à l'école de Brienne, ne firent pas de lui un ingrat. Celui qui lui avait donné les premières leçons de la langue française — quand il entra à l'école, il ne parlait guère que l'idiome corse — mourut à la Malmaison, dans la tranquille emploi de

bibliothécaire particulier de l'empereur. Il se nommait Dupuis. Quant au P. Berton, qui avait été principal de Brienne, il le combla de faveurs. « Malheureusement pour nous, dit Bourrienne qui nous a conservé ces curieux détails, ces moines ne savaient rien et ils étaient trop pauvres pour payer de bons maîtres étrangers. » Toutefois, Napoléon et son secrétaire parlaient avec plaisir de leurs vieux maîtres et de P. Patrauld, professeur de mathématiques, « homme assez ordinaire » qui, par exception, aimait beaucoup le futur héros. Même enfant, Napoléon était peu aimable.

Si un jour, ce qu'à Dieu plaise, la France découvrirait dans son ciel un génie de cet ordre, ou même un peu inférieur, nous nous en contenterions, il n'aurait pas à se plaindre — eût-il été élevé par des religieux — de leur ignorance, comme Bourrienne l'a fait de celle des Minimes.

L'émulation est grande aujourd'hui, partout. La rivalité est une chose reconnue nécessaire dans le corps enseignant. Les Jésuites ont des professeurs de premier ordre. Leur maison de la rue Lhomond est une école supérieure et une école normale. Les bancs les plus élevés de la classe de mathématiques spéciales ou de physique, sont presque toujours occupés par des Pères, jeunes encore. Ils s'en vont après avoir suivi ces cours, faits par des hommes remarquables, répandre ce haut enseignement, dans les divers collèges de la compagnie, qui sont ainsi toujours au courant des plus récentes découvertes de la science et des dernières méthodes de l'enseignement.

#### LES DOMINICAINS

Il y a quarante ans à peine que cet Ordre a reparu en France, ramené par le P. Lacordaire.

Il y a quarante ans, on se passionnait encore, dans notre pays, pour tout ce qui était beau, pour tout ce qui relevait du grand génie français. On tressait des couronnes à toutes les gloires. L'envieuse démocratie n'imposait pas ses haines et son odieux niveau à la société, comme aujourd'hui. Qu'un moine même parût ouvrir à l'éloquence des voies nouvelles et hardies, on accourait l'entendre ; on frémissait sous sa parole touffue, pittoresque, toute modernisée — romanesque, allions-nous dire. Jeunes et vieux, artistes et bourgeois, étudiants et maîtres acclamés, se pressaient autour de la chaire de Notre-Dame, qui n'avait jamais vu sans doute un pareil auditoire.

La popularité suivait la gloire alors. Peu d'hommes l'ont connue dans la même mesure que le P. Lacordaire, soit qu'il fût élu à l'Assemblée nationale de 1848 par les Bouches-du-Rhône, soit, en 1851, à l'Académie française, où il fut reçu par M. Guizot.

Après le coup d'Etat, on apprit que, ne trouvant plus assez de liberté dans la chaire chrétienne, le grand orateur allait se consacrer à l'enseignement de la jeunesse. Il fonda en effet le Tiers-Ordre enseignant de Saint-Dominique, dont la première école fut :

#### OULLINS

L'école, dédiée à Saint-Thomas-d'Aquin, occupe une magnifique propriété qui fut la résidence des archevêques de Lyon.

Le château d'Oullins s'élève à une lieue de Lyon sur une colline d'où la vue embrasse un des plus riches et des plus beaux horizons connus. Au nord, Lyon laisse voir dans la brume, avec ses dômes, ses clochers, ses ponts, ses faubourgs entassés l'un sur l'autre, ou débordants dans la plaine au levant et au sud, des jardins et des villas, puis le cours du Rhône, pendant deux ou trois lieues, les plaines et les collines du Dauphiné, enfin, les grandes montagnes, depuis le Jura, jusqu'au mont Ventoux, avec le Mont-Blanc qui les couronne. Derrière le collège, un perron élevé conduit à un bois élégamment dessiné, qui couvre la colline jusqu'au sommet. De là, on domine un paysage plus restreint qui rappelle d'une manière saisissante certains aspects de la campagne de Rome. Sur les collines du premier plan, se découpent en vives silhouettes de vieux aqueducs romains et, tout au fond, des montagnes bleues, semblables à celles de la Sabine, terminent l'horizon.

Ce fut en 1833 que le château d'Oullins devint une école, sous la direction de M. l'abbé Dauphin, aujourd'hui chanoine de Saint-Denis.

Ce qui domine dans l'éducation d'Oullins, c'est la cordialité des rapports entre les élèves et leurs maîtres. Les bonnes relations qui en résultent durent bien au-delà des années du collège. Presque tous les anciens élèves se regardent comme de la famille, et ils viennent de loin pour prendre part aux fêtes de la maison.

L'enseignement est complet, mais il est principalement littéraire. Un tiers des élèves se destinent aux carrières libérales ou à la culture des arts. Un plus grand nombre se vouent à l'industrie ou au commerce. Peu se dirigent vers l'armée. Toutefois, en 1870, tous les anciens élèves qui étaient valides prirent les armes, sans attendre l'appel du pays. Douze d'entre eux tombèrent sur les champs de bataille.

L'école compte de deux cent quinze à deux cent vingt élèves.

Le R. P. Captier, martyr de la Commune, y avait été élevé ; plus tard, il avait été mis à la tête de l'école. Les PP. Delhomme et Cotruat, fusillés avec lui, à la butte aux Cailles, avaient été aussi professeurs à Oullins.

#### SORÈZE

C'est en août 1854 que le P. Lacordaire vint prendre la direction de cette école célèbre dans le midi de la France. C'est là qu'il est mort. Son tombeau a été élevé dans le chœur de la chapelle des élèves.

L'école de Sorèze est certainement un des plus beaux établissements d'instruction que possède la France. Elle occupe une superficie de onze hectares. Elle est située dans le Tarn, au point de jonction de ce département avec l'Aude et la Haute-Garonne, à l'entrée d'une vallée large et profonde, vers l'extrémité d'une chaîne de montagnes, qui s'appuie au massif profond des Cévennes, et vient expirer en face des dernières ondulations des Pyrénées. C'est un climat exceptionnellement salubre, et un site privilégié dont les Soréziens de tous les âges gardent à jamais le souvenir. On trouve une promenade admirable dans les gorges et sur les montagnes environnantes.

Adans, l'école a son vaste parc, ouvert aux familles, et où ne manquent ni les eaux abondantes, ni les magnifiques

ombrages ; son bassin de natation a cent mètres de longueur, son gymnase en plein air, largement établi, son arsenal, ses deux manèges et des chevaux assez nombreux pour donner des leçons d'équitation à plus de cent élèves ; ses cours de récréations, plantés d'arbres séculaires, ses collections d'histoire naturelle et d'instruments de physique, sa salle de fêtes, sa salle des arts, son musée des souvenirs, ses salons Louis XVI où l'on peut voir de remarquables tapisseries d'Aubusson.

Au dix-huitième siècle la direction de Sorèze était aux mains des moines bénédictins de Saint-Maur. Louis XVI reconstruit l'école comme école royale militaire, et y plaça chaque année un certain nombre d'élèves entretenus aux frais de l'Etat. C'est de là que sont sortis : Henri de la Rochejaquelein, Lapérouse, les cinq frères Caffarelli, Andréossy, l'héroïque Michel Combe, colonel du 47<sup>e</sup> de ligne, tué au siège de Constantine (13 octobre 1837), Ducos, ministre de la marine sous Napoléon III, Frédéric Bastiat, Nubar-Pacha, dernièrement encore ministre du Khédive, le baron de Saint-Paul (de l'Ariège), mort récemment, les députés Lamy (du Jura) et Germain Casse (de Paris). Ce dernier est un ingrat ; il sait bien qu'il doit beaucoup au PP. Dominicains, et il est le premier à demander leur expulsion. Croit-il ainsi payer sa dette ?

Il faut bien ajouter à cette liste le nom de Barbès, le fameux révolutionnaire.

Sorèze conserve sa tradition d'école militaire. Le trait distinctif de l'école est la franchise et la rondeur dans les rapports d'élèves à maîtres et d'élèves entre eux.

Leur nombre est de 220.

#### SAINT-BRIEUC

L'ÉCOLE SAINT-CHARLES

Elle n'a pas encore d'histoire ; les PP. Dominicains ne l'ont fondée qu'en 1869. C'est un édifice de proportions grandioses, situé sur un des points les plus élevés de la ville et à proximité de la mer. Il y a là 200 élèves, qui apportent dans leurs études la ténacité bretonne. Ils travaillent beaucoup. La plupart se destinent à l'armée. Le directeur de Saint-Charles est le P. Rousselin, compagnon du P. Captier, et qui échappa par miracle aux balles des commandants.

#### ARCUEIL

L'ÉCOLE ALBERT-LE-GRAND

Ces grandes constructions blanches qui égaient le paysage un peu nu de ce coin de la banlieue devaient être hélas ! un point de mire pour les batteries prussiennes, lors du bombardement de Paris (janvier 1871) et une tentation pour les sanguinaires pillards de la Commune. Aucune horreur, en effet, n'a été épargnée à cette maison. Ses habitants ont à peine essayé leur dernière arme, ont à peine payé peut-être le dernier mémoire d'entrepreneur pour réparation d'aussi immenses dégâts, qu'un autre péril s'annonçait : l'expulsion pour cause de vertige démographique.

Nous sommes ici 400 élèves, 50 professeurs, 60 serviteurs ou employés ; nous formons une véritable commune de 500 habitants, nous disaient l'excellent P. Houllès, prieur d'Albert-le-Grand.

Rien ne paraît plus juste que cette pensée, quand on connaît la situation de cette brillante école et l'aisance avec laquelle sa nombreuse population se meut dans ses murs. Eh bien ! nous le demandons aux économistes : Quel est le bon gouvernement soucieux de tous les éléments de prospérité d'un pays, qui ne fera pas son possible pour le conserver ? Il paraît que les principes de la sagesse politique sont changés aujourd'hui.

Les portes d'Albert-le-Grand fermées, peut-on dire ce que deviendra la localité que nous connaissons ; on verra aux recettes de la station du chemin de fer ce qu'on aura perdu. Quelques familles sont venues s'installer aux environs de l'école pour être plus à portée de voir leurs enfants. C'est un sacrifice, car Arcueil n'est pas précisément la perle des environs de Paris. Elles reprendront leur vol, et le village prospère, grâce à la présence d'une grande maison, retombera dans la médiocrité, quand elle aura disparu.

En 1863, les Dominicains du Tiers-Ordre, déjà en possession des collèges d'Oullins et de Sorèze, pensèrent à fonder un établissement près de Paris. Après de longues recherches, ils découvrirent, au-dessus du val de la Bièvre et à la première station du chemin de fer de Sceaux, une grande propriété, située sur un plateau exceptionnellement salubre, couverte par de magnifiques ombrages et recommandée par de grands souvenirs. C'était la maison que Berthollet avait bâtie au retour de la campagne d'Égypte, que le premier consul avait visitée souvent, et que les grands savants de cette époque, Laplace, Cauchy, Dulong, Gay-Lussac, de Humboldt avaient choisie pour le centre de leurs travaux. Cette réunion fut célébrée dans le monde savant sous le nom de *Société chimique d'Arcueil*.

C'est là que le P. Captier et ses religieux s'établirent, non sans peine. M. Duruy, ministre de l'instruction publique, leur offrit toutes sortes de difficultés. Par un étrange retour du sort, c'est son fils, M. Albert Duruy, qui consacra aujourd'hui son talent à la défense des mêmes religieux.

En six années, l'école Albert-le-Grand prit un développement considérable ; les fils des plus hauts dignitaires de l'Empire, les fils de Morny, les Montebello, y étaient élevés. La réputation du P. Captier grandissait, et en 1870, il était nommé membre de la commission pour la loi sur l'enseignement supérieur, dont M. Guizot accepta de faire partie.

La guerre éclata. L'école fut transformée en ambulance. Les Pères s'exposèrent avec une bravoure héroïque, en allant maintes fois chercher jusque sous les balles ennemies nos malheureux blessés. Ils les entourèrent de soins, et en enrachèrent plusieurs à la mort. L'ambulance d'Arcueil fut une des plus connues de Paris, pendant ce long siège. Les premiers combats eurent lieu presque entre autres se rappellent sans doute encore l'accueil fait à leurs camarades frappés, dans cette hospitalière maison.

La Commune survint. On sait le reste : le P. Captier périt à l'âge de 41 ans, massacré avec les PP. Bourard, ancien avocat au barreau de Paris, Delhomme, Cotruat, âgé de 30 ans, le F. Chagnatier, sous-diacre, 28 ans, et huit des employés ou serviteurs de la maison, le 19 mai 1871.

Par un hasard miraculeux, M. l'abbé Grancolas, encore aujourd'hui profes-

seur d'histoire à l'Ecole, échappa, malgré sa haute stature, aux massacres. Les balles se perdirent dans les plis de sa robe, qu'il a conservée pieusement. Nous l'avons vue. Elle est trouée comme une écumoire.

Il en fut de même du P. Rousselin, aujourd'hui supérieur de Saint-Charles, à Saint-Brieuc.

Le nord du R. P. Captier est sans cesse dans le souvenir et sur les lèvres des habitants d'Arcueil. Il n'y a là rien d'étonnant. Il a laissé une profonde impression dans le cœur de tous ceux qui l'ont approché. M. Guizot écrivait à son sujet au P. Porraud, aujourd'hui évêque d'Aulun, qui avait prononcé son oraison funèbre :

Le meurtre du P. Captier, disait-il, a été pour moi une vraie douleur, monsieur. Votre oraison funèbre m'a donné une vraie satisfaction. Vous l'avez bien compris et bien reproché. Je n'avais fait que l'entrevoir. Il a été l'un de ces belles âmes qui ont passé devant mes yeux dans le cours de ma longue vie. Pendant notre commission sur l'enseignement supérieur, je m'étais promis d'entrer plus avant dans mes relations avec lui. Je prenais plaisir à présenter tout ce qu'il y avait, tout ce qui se développait dans cet esprit si élevé et si pratique, encore si jeune et déjà si mûr, si chrétien et si humain. Il était l'une de mes espérances intellectuelles et morales pour notre patrie. Je me félicite que vous, monsieur, vous ayez été appelé à parler de lui et je vous félicite d'en avoir parlé si dignement. Il méritait de recevoir de vous et vous méritiez de lui rendre ce pieux honneur.

Il s'était voué de bonne heure tout entier à l'éducation de la jeunesse. Avec quel plaisir il montrait sa maison bien tenue, les dortoirs propres, luisants, brillants, le dortoir des Saints-Anges, où reposent les plus petits, les élèves de neuvième et de huitième, que surveillent encore les bonnes sœurs dans les soins de leur toilette, et la compagnie des grands, armée de fusils, escortant le drapeau de l'Ecole.

Le parloir, à Arcueil, est, quand il ne pleut pas, en plein air. On se promène, on se réfugie sous les lilas, quand le soleil est trop ardent. Tout le monde semble s'y connaître ; cela donne une charmante animation à la cour d'honneur. Que de noms connus y ont passé dans ces dernières années : le général de Galliffet, le maréchal Canrobert, le comte d'Osmoy, M. de Villemessant, MM. Depierre, ancien grand des sceaux, Vente, conseiller à la cour de cassation, etc.

Quant aux anciens élèves, ingénieurs, officiers d'état-major, d'artillerie, de toutes armes, avocats, négociants, fonctionnaires, ils n'oublient jamais le chemin de leur ancienne école. Le soir de la fête d'Albert-le-Grand, chaque année, la réunion des anciens est fort brillante et forçait. Quel est l'élève de l'Université à qui venne l'idée de retourner à l'ancien bahut ? Et pour y voir... qui ?

Chez tous ces religieux il se développe à la longue comme un sentiment d'adoption des enfants qui leur sont confiés.

Une famille est éprouvée par des revers subits de fortune et ne peut plus continuer les dépenses commencées, elle trouve des hommes qui ont prévu tous les cas. Dans les maisons de l'Ordre des Dominicains, il est de règle de prélever 5 0/0 sur les recettes générales afin de parer aux dégrèvements de pension, à des réductions, à des allègements pour les familles. Tout cela se pratique avec la plus grande discrétion ; il est des intéressés qui n'ont connu ces bienfaits qu'après la sortie de l'école.

#### ARCACHON

L'ÉCOLE MARITIME

Cette Ecole contient deux catégories d'élèves, très différentes par leur organisation et par leur but : la section classique, qui suit le programme d'études des collèges ordinaires, et la section commerciale maritime, dont nous tenons à parler aujourd'hui, parce qu'elle constitue dans l'éducation nationale une œuvre absolument neuve et originale.

Vers la fin de 1868, le Père Baudrand, professeur de philosophie au collège des Dominicains d'Arcueil, allait trouver M. Duruy, le ministre essentiellement novateur de l'instruction publique, et lui tenait le discours suivant :

« Monsieur le ministre, à l'ouverture des Chambres, l'empereur vient de prononcer un mot qui résume complètement l'objet et le but de ma visite. Il faut, a-t-il dit, « porter l'activité nationale du centre où elle s'abandonne, aux extrémités qu'elle déserte ! »

« Le mot est profond : il constate un besoin sérieux de notre pays et il indique en même temps, d'une façon générale, le moyen de le satisfaire. »

« Il est, en effet, incontestable que la vie nationale tend de plus en plus à désertifier l'extérieur pour se concentrer au dedans. Cette modification de nos mœurs produit :

« A l'intérieur, le fonctionnarisme et la bureaucratie à outrance, une centralisation excessive, le rétrécissement des horizons ouverts à la jeunesse, l'ignorance regrettable de ce qui se passe à l'étranger, un entassement d'ingénieux ambitions et d'activités inassouviées, une tendance à faire plus de politique que d'affaires, plus de bruit que de besogne, plus de consommateurs que de producteurs. »

« Cette même cause produit à l'extérieur : le délaissement de nos colonies, la décadence de notre marine marchande, la paralysie de notre commerce à l'étranger et un lent effacement de notre pavillon et de notre influence dans le monde entier. Cet état de choses est grave : il nuit d'une façon sérieuse à l'honneur et à la prospérité de notre pays. Pour y remédier, il faut faciliter aux jeunes gens l'entrée des carrières commerciales maritimes et les attirer vers la mer, qui est en définitive le champ le plus vaste et le plus fécond de l'activité des peuples. »

« Dans ce but, nous pensons qu'il faut créer une *Ecole centrale maritime* qui soit à l'Ecole navale ce que l'Ecole centrale des arts et manufactures est à l'Ecole polytechnique. L'Ecole centrale maritime doit être le corollaire nécessaire et logique de l'Ecole des arts et manufactures ; celle-ci a contribué, par une large part, à organiser la production nationale, en formant des ingénieurs capables de diriger toutes nos industries à l'intérieur ; celle-là organisera le *débouché national*, en donnant à nos colonies, à notre marine marchande et à notre commerce extérieur, des agents jeunes, instruits et énergiques, pouvant représenter dignement les intérêts français à l'étranger et les faire prospérer sur tous les points du globe. »

« Cette œuvre, nous pourrions la tenter, nous prêtres français, éducateurs ; nous n'aurions pour cela qu'à relire les pages de notre histoire nationale, et à suivre les traces de ces autres prêtres qui ont

fondé et soutenu pendant de longues années l'enseignement officiel de l'hydrographie et de la navigation en France.

« Toutefois nous avons pensé que l'initiative du gouvernement est préférable à la nôtre parce qu'elle pourra donner dès le principe, à cette œuvre qui doit être nationale, un élan plus grand et un appui plus efficace. »

« J'ai donc l'honneur, monsieur le ministre, de proposer à l'initiative du gouvernement, la fondation d'une Ecole centrale maritime et de déposer en vos mains les plans et programmes de cette fondation qui a été pendant plus de dix ans, l'objet de nos études et de nos réflexions. »

Le ministre parut tellement enchanté de l'idée exposée devant lui



en relation avec les Révérends Pères, pour leur céder la corvette pontificale, *Immacolata conception*, seule épave indépendante qui lui restât du pouvoir temporel. La maladie et la mort de Pie IX suspendirent les pourparlers qui furent ensuite, sur l'ordre de Sa Sainteté Léon XIII, repris par le cardinal Franchi.

Ces pourparlers, interrompus de nouveau par la mort du cardinal-ministre, viennent par les soins de son successeur, le cardinal Nina, d'aboutir à la cession de la corvette pontificale entre les mains des PP. dominicains d'Arcahon.

*Immacolata*, désarmée depuis 1871 dans l'arsenal de Toulon, vient, sur la demande du Saint-Père, d'entrer en réarmement, pour être ensuite remise entre les mains de ses nouveaux propriétaires.

Le correspondant du FIGARO à bord de l'*Immacolata Conception*.

On sait que le *Figaro* compte presque partout des correspondants, actifs, dévoués, et toujours prêts à partir en campagne pour le bien du journal.

Celui de Toulon, aussitôt qu'il sut que nous allions parler du Père Baudrand et de son assaut-école, s'empressa d'aller lui rendre visite à bord.

Voici les renseignements qu'il nous a envoyés :

En mettant le pied sur la corvette-école, je suis frappé tout d'abord de l'ordre et de la propreté admirables qui règnent partout. L'aménagement comporte de l'arrière, à l'avant : la chambre et le salon du commandant ; le vestibule dans lequel se trouvent déposés les armes pour l'instruction militaire des élèves, fusils, revolvers et sabres d'abordage ; vient ensuite l'office contenant encore intacte toute la vaisselle du Saint-Père ; la bouillotte du commandant ; six chambres d'officiers ; le logement des élèves ; puis, le carré des officiers, vaste pièce richement meublée, contenant un piano, une armoire à glace et divers meubles, le tout en bois de thuya et acajou.

Le personnel du bord se compose de M. Auger, capitaine de frégate en retraite, officier de la Légion d'honneur, commandant ; du R. P. Baudrand, dominicain enseignant, directeur et fondateur de l'école d'Arcahon, officier d'Académie.

Du R. P. Marx, dominicain, aumônier ; de MM. Desmorais, Holz, Ferrand, officiers faisant concurrence avec le service du bord, les cours de mathématiques, de constructions navales, de machines à vapeur, de navigation ; Keyser, professeur d'anglais ; Rigny, professeur de comptabilité et de droit commercial ;

Docteur Bonnal, ancien médecin de marine ; Robion, capitaine d'armes ;

Deux mécaniciens, quatre matelots chauffeurs, six matelots de pont, un maître d'équipage, un cuisinier, un maître d'hôtel, un novice.

Le chiffre du personnel des matelots sera augmenté par le transbordement de ceux qui se trouvent à Arcahon sur le *Saint-Etienne*.

Parmi les onze élèves qui sont à bord en ce moment, je lis les noms de : MM. de Potestad, fils du marquis de Potestad, ambassadeur d'Espagne à Washington ; Osmon de Maille, fils de la duchesse de Maille ; Caumartin, dont le père est procureur général à Alger ; Donat, fils de l'ingénieur en chef des ponts et chaussées ; le vicomte de Montvallon ; le fils de M. Arbel, sénateur de la Loire.

Sur la liste des élèves qui étaient aux Dominicains d'Arcahon, les années précédentes, figurent les meilleurs noms de France.

C'est une grande école, où l'on apprend à devenir des hommes de cœur et de braves marins. Aussi les traits de dévouement et de courage sont-ils fréquents parmi les élèves des Pères.

M. de Gromard a été médaillé pour fait de sauvetage accompli à l'école. MM. de Foix et Léger ont reçu des témoignages officiels de satisfaction pour faits analogues.

Dans l'incendie du Châlet, les élèves déployèrent tant de courage, grâce à la suite du Châlet fut préservée d'une ruine complète. La plaque commémorative rappelant ce fait, et qui est placée sur le *Saint-Etienne*, figurera bientôt sur l'*Immacolata*.

On me raconte qu'à Arcahon, tout dernièrement encore, pendant un grain violent qui fit chavirer une embarcation dans laquelle se trouvait M. Héraud, conducteur des ponts et chaussées, les élèves Osmon de Maille et de Potestad volèrent à son secours, et leur périlleuse entreprise fut couronnée de succès.

Vous savez que le but de l'école des Dominicains d'Arcahon est de développer le mouvement d'expansion de la vie nationale, qui tend à se concentrer exagérément à l'intérieur, au détriment de notre marine et de nos colonies.

Ce but patriotique a été rapidement atteint. En quelques années, l'école des Dominicains d'Arcahon en est venue à posséder cette superbe *Immacolata Conception*, une vraie corvette de six cent dix-sept tonnes ! Aussi, il faut voir la joie qui éclate dans les yeux de l'excellent Père Baudrand, lorsqu'il se promène sur le pont de son navire, au milieu de ses chers élèves. Il sent que c'est son œuvre, une œuvre pleine de grandeur et de patriotisme qu'on ne saurait trop louer ni trop admirer.

## LES BÉNÉDICTINS ANGLAIS A DOUAI

Ces religieux appartiennent à l'Ordre de Saint-Benoît, introduit en Angleterre par saint Augustin, en 596. Leur Ordre a été rétabli, y joua un rôle historique considérable, et ce fut sur l'autel de leur monastère d'Edmundsbury, que les barons anglais jurèrent la grande Charte accordée à Jean-sans-Terre. Chassés de l'île à la suite des persécutions religieuses, ils vinrent sur le continent, où ils fondèrent plusieurs maisons, entre autres celle de Saint-Edmond, à Douai (1511). Ils y étaient encore en 1792.

Une ordonnance royale de 1818 les rétablit dans tous leurs droits supprimés par la Révolution.

Les élèves de Saint-Edmond de Douai sont peu nombreux — une centaine environ — tous Anglais, et recevant une éducation nationale, avec les plaisirs obligés du canotage, du patinage, du cricket et des bains froids. Les élèves y ont aussi leurs clubs.

On raconte qu'un Jésuite de la maison de Boulogne, rencontrant un de ces jeunes gentlemen, lui demanda de quelle maison il était :

— Du collège anglais de Douai — lui fut-il répondu.

— Ah ! oui, de ce collège où l'on patine avant que la glace soit prise, et où l'on nage avant que l'eau soit dégelée.

Cela nous paraît drôle. En attendant, élèves et religieux ont déjà sauvé la vie à plus de vingt personnes qui se noyaient et n'ont pas reçu l'ombre d'une médaille. Ils ne réclament pas.

Le but de l'établissement est de fournir des missionnaires catholiques aux colonies anglaises. A cette heure, l'Angleterre compte 113 prêtres élèves à Saint-Edmond. Depuis le commencement du siècle, l'Eglise de l'île Maurice a été gouvernée par trois évêques bénédictins de Saint-Edmond de Douai.

C'est là, dit-on, qu'a été faite la première expérience de l'extraction du sucre de la betterave. En l'honneur de cette grande découverte, cette maison devrait bien être sauvée.

## UNE VISITE CHEZ LES MARISTES

Des différents ordres religieux établis en France, celui des Maristes est peut-être le moins connu, le moins privilégié, dans tous les cas, au point de vue de la notoriété, malgré l'importance incontestable de la mission qu'il s'est donnée. Les Dominicains, les Lazaristes, les Jésuites, surtout, avec leur légende popularisée par l'ignorance et la mauvaise foi, sont plus en vue, plus répandus. Les Maristes, au contraire, semblent s'occuper de tout bruit, vivre à l'écart, et comme mystérieusement confinés dans les sévères limites de la constitution de leur ordre.

C'est ainsi que les moins qu'ils apparaissent dans l'imagination de la foule ; et j'avoue, en ce qui me concerne, que je n'en savais pas davantage sur l'organisation de cette société d'hommes religieux, lorsque l'idée m'est venue de visiter leur maison de Paris, rue de Valenciennes, afin d'y recueillir quelques renseignements.

Qu'il me soit permis d'abord de remercier le père X..., pour la manière si bienveillante avec laquelle il a voulu se mettre immédiatement à ma disposition et répondre aux nombreuses questions que je lui adressai.

Quand je lui demandai de quelle époque datait l'ordre des Maristes, il me répondit :

— Vous êtes sans doute comme la plupart de vos contemporains, vous croyez que nous datons de l'époque des grands ordres religieux ; détrompez-vous, nous sommes nés d'hier. En effet, c'est en 1836 que notre ordre fut créé par le père Collin et approuvé par le pape Grégoire XVI. Car nous dépendons absolument de nos évêques et nous sommes tous prêtres. Notre première maison fut créée à Belley, département de l'Ain. C'était un modeste couvent, renfermant à peine une trentaine de prêtres ; mais l'idée généreuse du chef vénéré avait déjà pénétré dans tous les cœurs et chacun se mit à l'œuvre sans trop se préoccuper du lendemain.

— Et maintenant, où se trouve la maison-mère ?

— La résidence du supérieur général est à Lyon ; à Paris, nous ne sommes qu'une trentaine. Quant au but de la Société, détail qui, je pense, doit particulièrement vous intéresser, je vous dirai qu'il consiste à se consacrer aux missions, soit en province, soit dans les pays étrangers ; en outre, nous avons six maisons d'éducation où l'on professe l'instruction secondaire et, permettez-moi d'ajouter, avec un très grand succès. Ainsi, nous avons une institution à Senlis, à Saint-Chamond, département de la Loire. Il y a trois ans, nous y avons subi les rigueurs d'un conseil municipal que la passion rendit injuste en nous obligeant à quitter brusquement le local que nous habitions ; mais les familles de nos élèves, dans leur reconnaissance pour les soins que nous donnons à leurs enfants, nous firent construire l'établissement que nous occupons aujourd'hui. Nous avons également une institution à Montluçon ; le collège municipal de Riom est sous notre direction ; à la Seyne, près de Toulon, et à Toulon même, nous avons également deux maisons d'éducation. Voilà pour la France ; car notre Société possède une maison à Londres, deux collèges en Irlande et un en Amérique.

Nos élèves, continua le narrateur, appartiennent à toutes les classes de la société ; nous nous sommes attachés à ne point établir le privilège de caste qui pourrait, dans certains cas, priver les enfants de venir à nos écoles ; aussi faisons-nous des élèves, des hommes, de vrais je dirai, pour toutes les carrières ; la marine principalement est l'objet d'un très-grand nombre de nos pensionnaires, surtout chez ceux de Toulon, où nous avons une école préparatoire. L'armée de terre, le barreau, la médecine, telles sont les professions en vue desquelles nous instruisons.

— Avez-vous organisé le système des bourses ou des demi-bourses pour vos élèves ?

— Non, mais je crois que nous avons trouvé mieux. Lorsqu'il arrive qu'une famille gênée nous confie son enfant au sujet de l'éducation à donner à un enfant, aussi souvent que cela nous est possible, nous accueillons le collégien sans que ses camarades, sans que lui-même sachent qu'il est élevé aux frais de notre communauté ; et croyez-le bien ils ne sont jamais les moins bien choies par leurs parents.

— Et ceux de vos élèves qui se destinent à rentrer dans les ordres ?

— Nous avons également des séminaires : nous en dirigeons quatre : à Saint-Brieuc, à Nevers, à Moulins et à Agen. Enfin, nous avons dans nos institutions environ douze cents élèves.

— Pourriez-vous me dire, monsieur l'abbé, combien votre société compte à l'heure présente de missionnaires à l'étranger ?

— Il me serait impossible de vous en dire exactement le nombre, mais pour que vous ayez une idée de l'importance que nous donnons à cette partie du programme de notre société, sachez qu'en Océanie seulement, nous avons à l'heure présente, cent cinquante missionnaires, catéchisant ces peuples barbares. Mais que de d'épreuves, que de cruelles souffrances, que de martyres, en ces pays lointains que accomplissent nos chers confrères ! Nous n'en tirons aucune vanité apparente ou mondaine, mais au fond de nos âmes nous en gardons le souvenir pieux comme un titre de gloire pour notre ordre.

Depuis 1840, nos Pères, alors que les relations entre l'Europe et ces pays sauvages, étaient les moins suivies, se sont hardiment lancés à l'aventure pour y créer la civilisation. Ils parlaient certains de n'y rencontrer que des déceptions, que des mécomptes, la mort, mais

ils parlaient sans hésiter, fiers de leur mission, soutenus par la foi, heureux, quel que fût le sort qui les attendait, d'aller, au nom du monde civilisé, accomplir un devoir d'apôtre et de martyr. Je ne pourrais vous citer les noms de tous ceux qui ont succombé dans l'accomplissement de ce rude labeur. Mais il en est parmi les nôtres, dont la mort, sans cesse honorée parmi nous, est invoquée comme un exemple. Tel Mgr Epalle, massacré en débarquant dans l'archipel Salomon, vers 1847. Dans le même archipel, vers 1850, trois de nos religieux ont également trouvé la mort ; mort horrible, s'il en fut, car ces trois malheureux, tombés aux mains d'une population d'anthropophages, y furent littéralement mangés. Dans la Nouvelle-Calédonie, deux autres ont disparu vers la même année ; Dieu sait à quels cruels raffinements de supplices ils ont dû succomber.

Croire que le découragement se soit emparé des nôtres après de tels précédents, serait une erreur. Au contraire, ainsi que ces guerriers qui sentent leur courage augmenter aux sensations de leurs blessures, nos soldats de la foi puisent une énergie nouvelle dans la mort de leurs devanciers. Je vous citerai, par exemple, ce qui est arrivé à la suite de la fin tragique du P. Chaneil, massacré dans l'île de Futuna, par le chef de la tribu. En mourant, le P. Chaneil laissait un de ses confrères plus jeune que lui aux mains des barbares. « Courage, mon enfant, lui dit-il en expirant, continuez notre œuvre, si Dieu le permet. » Eh bien ! savez-vous ce qui est arrivé ? Quelques années après la mort du P. Chaneil, l'île entière était catholique, civilisée ; et, lorsque longtemps plus tard, ce même chef, qui d'un coup de sa hache d'armes avait tué le père Chaneil, mourut à son tour, ce nouveau chrétien demanda que son corps fût déposé à la place où il avait immolé le martyr de la civilisation. Oui, il voulait faire amende honorable, racheter son passé par cet acte d'humilité et de soumission aux idées catholiques, donner à la population de l'île le témoignage de son profond repentir, racheter, pour ainsi dire, à la suprême minute de la mort, les années de barbarie dans lesquelles il avait longtemps vécu.

Je pourrais, continua le P. X..., vous citer d'autres exemples de succès, obtenus au prix d'abnégation de toutes sortes ; mais il faudrait se répéter à l'infini ; je veux cependant vous donner une idée exacte, détaillée, des sacrifices d'un autre genre que s'imposent nos Pères missionnaires. Au moment de leur départ, ils ignorent, bien entendu, comment ils seront accueillis, si la population qu'ils vont catéchiser se montrera hospitalière ou hostile. Ils font donc leurs préparatifs en vue de cette incertitude, c'est-à-dire qu'ils s'expatrient avec l'idée de se tirer d'affaire tout seuls. Ils sont pourvus d'un trousseau aussi complet que le permettent les fonds de la Société ; ils emportent les objets nécessaires pour dire la messe, et les voila partis à la grâce de Dieu. Le plus souvent, en arrivant, ils sont obligés de construire eux-mêmes, de leurs mains, la petite église où ils diront la messe et où ils appelleront ceux qui voudront les entendre, être instruits. Quelques fois encore, le pillage des bagages est la première épreuve du missionnaire ; il est alors abandonné, dépourvu, privé de toutes ressources, obligé de se résigner à la misère, parfois ignoble, des naturels.

Quant aux communications, on ne saurait en espérer ; nous avons : tels membres de notre ordre qui, depuis quatre ans, sont restés sans avoir la bonne fortune de se trouver en présence d'un Européen. Un des nôtres, ainsi abandonné depuis plus de quatre ans, a été trouvé par le premier navire que le hasard fit aborder dans l'île, vêtu d'une sorte de soutane faite avec des lambeaux de toile à voile ; c'était son unique vêtement. Eh bien ! qu'un jour un des enfants de la tribu se rende à l'école, qu'un des hommes du village, prête son attention aux paroles du prêtre, le vol, les souffrances, les tortures endurées, sont oubliés aussitôt, et ce premier succès, si minime qu'il soit, est la récompense la plus chère, la seule désirée d'ailleurs, par tous ces soldats volontaires qui forment, pour ainsi dire, l'avant-garde de la grande armée de la civilisation.

## LE COLLÈGE DE SEMLIS

L'institution Saint-Vincent occupe les bâtiments de l'antique abbaye de ce nom, élevée au douzième siècle par Anne de Russie, veuve d'Henri I<sup>er</sup> et mère de Philippe I<sup>er</sup>.

Avant 89, un autre monastère, la Présentation, s'élevait en face de l'abbaye, dont il naitait séparé par une rue. Louis XVIII le fit restaurer et en fit un collège pour les fils des chevaliers de l'Ordre de Saint-Vincent. C'est là qu'ont été élevés le maréchal Canrobert, le général de Lamirault et une foule de brillants soldats. Les directeurs de Saint-Vincent acquiescent Saint-Louis, il y a une quarantaine d'années et le réunirent à leur établissement. Le quartier annexé a toutefois conservé son nom historique.

Les PP. Maristes ont succédé en 1869 à des prêtres séculiers dans la direction de ce beau collège que treize lieues seulement séparent de Paris. On vit là, dans le pays le plus sain et le plus délicieux en été, entre la forêt de Halatte, de Chantilly, d'Ermenonville.

Le collège compte 170 élèves.

« Nous vivons ici fort modestes — écrit une lettre intime — fait un bien vaillant nos élèves qui ont, chaque année, aux examens du baccalauréat, des succès bien supérieurs à la moyenne obtenue par les lycées et les collèges. »

Saint-Vincent est très connu des Parisiens. Sa proximité de la capitale lui a depuis longtemps acquis chez eux une assez nombreuse clientèle. On peut s'en convaincre en parcourant l'annuaire de l'association amicale des anciens élèves de la maison. Ces listes sont fort curieuses à parcourir. Les élèves y sont répartis dans toutes les branches de l'activité humaine ; tous les états, depuis le religieux français-jacobin jusqu'au colonel d'artillerie, depuis le magistrat, le grand négociant de la rue Talbot, jusqu'aux chefs actuels du pouvoir, y sont représentés. A la page 66, on y peut lire :

Tuquer (Edouard), chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie, député de l'Aisne, sous-secrétaire d'Etat au ministère des Beaux-Arts, président de la Société des Sauveteurs de la Seine, avenue de la Révolution, 11, à Neuilly (Seine), sorti du collège en 1853 (après sa rhétorique).

M. Turquet, collègue de M. Ferry, aura certainement la mémoire de l'esprit et du cœur. Les Maristes peuvent compter sur sa voix.

## LE COLLÈGE DE L'ASSOMPTION DE NIMES

M. l'abbé d'Alzon, grand vicaire de Nîmes sous quatre évêques successifs, et fondateur du Collège de l'Assomption il y a quelque trente ans, est aujourd'hui un grand beau vieillard, d'allures vives, à l'œil franc — l'air d'un colonel de cuirassiers en soutane — que les Nîmois adorent et que tous les élèves idolâtrèrent.

Il faut voir avec quel empressement les anciens élèves, les chers enfants dont il a fait des hommes, accourent à la réunion annuelle, et viennent de tous les points de la France, apporter à leur père vénéré les témoignages d'une reconnaissance que les années n'ont pu altérer.

A ces fraternelles agapes, nous retrouvons habituellement M. Baragnon, sénateur inamovible, M. le marquis de Valons, député, Mgr de Cabrières, évêque de Montpellier, un avocat-général à la Cour de cassation, M. de Pélissier, procureur de la République à Avignon, M. René des Isnards, de Marseille, beaucoup d'officiers supérieurs et une foule d'anciens fonctionnaires, révoqués par le gouvernement du 14 octobre. Tous ces personnages sont sortis du Collège de l'Assomption. Il est bon de faire remarquer à ce propos que ce collège a la spécialité des anciens fonctionnaires — tous jeunes d'ailleurs, et pleins de talent, mais que leur éducation congréganiste désignait aux rigueurs de nos gouvernements.

La maison est prospère. Bâtie au cœur de la ville, sur un boulevard très fréquenté, elle a dû s'accroître par des acquisitions et des constructions successives qui nuisent au plan général, et lui enlèvent le cachet monumental que devrait avoir un établissement de cette importance.

L'éducation est excellente ; elle brille surtout par le caractère de franchise et de confiance réciproque des élèves entre eux ; la maison a formé des héros, morts glorieusement au champ d'honneur. Quand nous aurons cité les noms du capitaine Rouvière, tué à Forbach, du comte de Vogüé, frappé à Patay, de M. Raoul de Kreutznach, tombé à Paris, et de M. Maurice de Giry, tué sur les remparts de Rome, nous aurons donné la mesure des mâles vertus, du patriotisme et de l'abnégation qu'enseignent ces éducateurs, que nos hommes d'Etat traitent en ennemis de la France, et qu'ils désignent comme tels à la réprobation de leurs concitoyens.

Le conseil municipal de Nîmes — quoique à peu près entièrement composé de radicaux et de libres-penseurs, a d'ailleurs hautement reconnu les services rendus par les instituteurs congréganistes, en créant simultanément plusieurs bourses dans cette maison et dans les autres établissements diocésains de la ville.

Un trait pour finir. Le jour de la fête des SS. Innocents, le directeur et les maîtres du collège de l'Assomption abdiquent. Pendant vingt-quatre heures, ce sont les élèves qui prennent la place et l'autorité de leurs professeurs. Huit jours avant l'élection, une séance préparatoire a lieu, où les candidats au siège directeur, au sein de véritables débats parlementaires, les qualités nées de l'orateur et du tribun chrétien. Vous jugez si, pendant ces vingt-quatre heures de liberté absolue, chacun de ces maîtres de quinze ans fait assaut d'éloquence, de libéralisme et de touchante paternité !

## LA CONGRÉGATION DE PICPUS

Ses Origines. — Son Histoire

La maison-mère de Picpus est établie aux numéros 33 et 35 de la rue du même nom, faubourg Saint-Antoine. Le mouvement et la vie qui règnent dans la partie centrale de ce quartier semblent s'étendre ici ; de grandes façades aux fenêtres toujours closes ; les lourds portails sculptés et les grilles en fer forgé du dernier siècle ; pa de boutiques ; un silence rarement troublé par le roulement d'un fiacre sur les pavés sonores ; quelques passants qui vous évitent — tel est l'aspect des lieux où s'élève, avec leurs hautes murailles et leurs innombrables fenêtres, les communautés des SS. Coeurs de Jésus et de Marie.

D'où vient ce nom bizarre de *Picpus*, que dans les vieilles chroniques nous voyons écrit tantôt *Piquepus* et tantôt *Picpusse* ?

S'il faut en croire une tradition touchante, les religieux du tiers-ordre de Saint-François, auquel appartient la Congrégation, auraient gagné au champ d'honneur, c'est-à-dire dans une épidémie, pour un étrange sobriquet. Le fleau dévastait Paris. Braves comme ils le furent sous nos yeux aux jours néfastes de 1870, ces soldats du Christ exposèrent leur vie en soignant les malades et perçant les pustules qui couvraient leur corps. De là *Piquepus*. Le nom resta au couvent, il servit même à désigner le village où ces modestes héros de l'abnégation s'établirent dès l'an 1600.

Onze ans plus tard, Louis XIII pose la première pierre d'une église qui a disparu dans la tourmente révolutionnaire. La maison de Picpus, grâce à la protection du roi, devint prospère et répandit dans le faubourg Saint-Antoine, où nous la retrouvons aujourd'hui, les bienfaits de l'éducation et les trésors de la charité. Comment expliquer, dès lors, la haine privilégiée dont la populace l'a poursuivie en 1793 et en 1870 ? Pourquoi les profanations, les calomnies odieuses, les massacres dont les émeutiers ont payé tant de dévouement à la cause du peuple ?

Ah ! c'est que la congrégation de Picpus a établi son chef-lieu sur le théâtre principal des sanglantes orgies de la Terreur. C'est là, sur ces terrains où sont tombés les martyrs de la fidélité au souverain légitime, qu'elle a élevé ses autels, et que jour et nuit elle veille. Elle est vouée, par une mission providentielle, à la réparation des injures faites au Sauveur des hommes, et à l'adoration de cette première victime des fureurs populaires.

Je ne puis sur la longue série de crimes qui ensanglantèrent le couvent, sous les deux premières Révolutions. Leur copie se retrouve, du reste, dans les commémorations de 1871. Il était dit que la Commune n'inventerait rien de nouveau, que, dans ses moindres détails, le drapeau de la Terreur serait reproduit par ces fantômes sinistres et plats, dont le gouvernement ténébreux nous montra le prochain retour, aux applaudissements du *Rappel*, de la *Marseillaise*, et du *Sans-Culotte*.

## Les « Mystères de Picpus »

Au mois de mai 1870, ces grands fondateurs de sociétés qui s'appelaient Delesclaux, Félix Pyat, Groussat, Vallès, etc., — quelques-uns sont morts sur la barricade, le seuil de pétrole à la main, les autres vont revenir amnisties — résolurent d'envelopper l'institution de Picpus dans un réseau de calomnies, et d'exciter contre elle les bas instincts de la populace. Cette tourbe ne les écouta que trop !

Je ne refais pas, après Louis Veuillot et Maxime du Camp, l'histoire de ces horreurs lâches. Trois ou quatre épisodes cependant, qui donneront la mesure du machiavélisme des gens de la Commune :

Le supérieur-général actuel de Picpus, le R. P. Bousquet, a un neveu de son nom, médecin distingué qui, au moment de soutenir sa thèse, en offrit un exemplaire au bon prêtre. Titre : *Les Accouchements*. Le religieux accepta l'hommage, et, sans lire le volume, l'oublia dans un rayon de sa bibliothèque, au quartier peu visité des brochures.

Survint la Commune, et le pillage qui est la loi constitutionnelle de ce gouvernement. Une poignée de citoyens — « héroïque poignée » écrivait Marcou — reçoit le mandat de dévaliser Picpus. Nulle part et jamais besoin de grincer le plus superlativement conduite. Les sauterelles d'Afrique ne détruisent pas mieux un champ d'épis. Vases sacrés, statues, livres, linge, provisions de toute nature, et jusqu'aux harnais d'un petit âne, tout disparut en moins de rien. L'âne seul fut laissé à sa crèche, par confraternité pure. Encore est-ce beaucoup faire honneur à cette espèce que de la mettre au rang de ces brutes.

Après le vol, comment légitimer les incarcérations et les fusillades qui vont suivre ? Admettez ici Part profond. Un « honorable garde national », loustic d'attaque et blagueur d'expérience, découvre en fureur quelque reliquaire dédaigné par les pillards en titre ; il en détache les ossements de saints, munis encore de leurs cachets et des parchemins authentiques. Voici, parlons d'un « mystère » qui tombe à point. Avec la brochure du docteur Bousquet, ces os deviennent un précieux trophée, témoignage de pratiques criminelles auxquelles se livrent les religieux de Picpus. Au *Voyageur*, de Rochefort, au *Cri du peuple*, de Vallès, le garde national colporte sa trouvaille, que les citoyens-rédacteurs font payer d'un galon et d'une double ration d'absinthe. C'était l'équivalent du drapeau pris à l'ennemi, la dépouille opime de ce vainqueur ivre de trois-six.

Les journaux rouges brodent là-dessus, Vallès publie une série d'articles : *Les Mystères de Picpus*, où les religieux éducateurs du peuple, ou les saintes filles de la congrégation sont accusés de séquestration, d'avortements, de tous les crimes !

Ces odieuses calomnies ont porté. La populace ameutée va faire expier aux religieux de Picpus leurs crimes imaginaires.

## Les Martyrs

Déclarés coupables d'assassinats et de pratiques abortives par le tribunal de ces misérables, qui parodiaient la justice et prétendaient donner une apparence légale à leurs folies, les pères et les religieuses des deux couvents de Picpus furent condamnés à la détention — jusqu'à nouvel ordre — et enfermés les uns à Mazas ou à la Préfecture, avec les voleurs, les autres à Saint-Lazare, en compagnie des filles publiques.

Leur martyre devait bientôt finir. L'armée de Versailles était déjà maîtresse d'une partie de Paris ; chaque minute rétrécissait autour du repaire des bandits un cercle de fer. Dans la nuit du 25 mai, une première fournée d'otages était tombée sous les balles des communards. Le lendemain matin, les portes de la Roquette, où on les avait transférés au dernier moment, s'ouvrirent devant les gardes nationaux et les prêtres désignés pour l'holocauste.

Au milieu des vociférations de la foule excitée par des garibaldiens à cheval et de hideuses cantinières, les victimes remontrèrent les boulevards extérieurs, jusqu'à la mairie du vingtième arrondissement. — « A bas les calotins ! Mort aux curés ! » hurlaient-ils de toutes parts. Les femmes exultaient de toutes parts. Les hommes se tenaient, disant une de ces farces, ils y passeraient tous jusqu'au dernier ! Et crachats, et coups de crosse de pleuvirent.

C'est ainsi que le cortège arrive au Secteur, dont dans la rue Haxo, où s'élevaient retranchés les derniers défenseurs de la Commune. — « Citoyens, s'écrie un homme armé d'un drapeau rouge, le dévouement de Belleville mérite une récompense. Voici les otages qui payeront pour tous. A mort ! à mort ! Et la foule applaudit. Dix minutes après, sur un signal donné par une cantinière toute débraillée, la boucherie commença. Les prêtres tombèrent les derniers. L'un d'eux, un vieillard, était encore debout. « Trois coups pour celui-là, s'écrièrent quelques mégères, il a passé sa vie à nous enseigner l'erreur ! » Une dernière décharge le fit tomber.

Parmi eux se trouvaient les Pères Tuffier, Radigue, Rouchoze et Frézal Tardieu, de la congrégation de Picpus. Leurs cadavres furent reconnus quelques jours après. Une orgie dégoûtante suivit le meurtre. L'un se vantait d'avoir fait sauter la cervelle du Père Tuffier. La cantinière revendiquait cet honneur. « J'ai essayé, ajoutait-elle, d'arracher la langue du vieux ; mais je n'ai pas pu... » Et tous ces misérables se partagèrent les bijoux et les vêtements des martyrs, comme pour achever la ressemblance avec la victime divine du Golgotha !

## Les services rendus

Comme contraste à ces horreurs, il convient de rappeler ici les services rendus à la France, et l'on peut dire à l'humanité, par les religieux de Picpus. Mais, je serai bref. Le R. P. Bousquet m'avait expressément recommandé, par un scrupule de modestie que l'on ne saurait trop admirer, d'être sobre de détails. Les faits parlent, et avec quelle éloquence ! Jugez-en :

Dès 1836, la communauté sort de France et s'installe à Valparaiso, à Santiago du Chili, où elle fonde deux collèges aujourd'hui en pleine prospérité. De là, elle envoie des missionnaires dans la plupart des îles de l'Océanie orientale.

L'archipel de Gambier a été civilisé par eux. Aux îles de Pâques et de Pomotou, absolument sauvages, ils ont opéré des prodiges de dévouement chrétien. Et ce n'est pas à former des chrétiens que s'est borné le rôle des patients évangélistes, ils ont encore fait des hommes de tous ces êtres déshérités. Par eux, les cannibales ont renoncé à leurs hideuses tra-

tiques, ils ont appris à se vêtir, à labourer le sol, à bâtir des cases, à utiliser toutes les ressources de leur sol fertile.

Pendant que les missionnaires de Picpus étendaient leur salutaire influence jusqu'aux confins de l'Océanie, leurs frères de Valparaiso secondaient de tous leurs efforts le commerce français au Chili, agrandissant nos possessions et aidant le drapeau national à acquiescer un prestige qu'il n'a point perdu là-bas. L'amiral du Petit-Thouars, en remettant à l'évêque (picpوتين) des Marquises la croix de la Légion d'honneur, le remerciait, au nom de la France, de l'appui qu'il n'a cessé de prêter aux représentants de la mère-patrie. L'amiral Fourichon, décorant Mgr Doumerc, évêque et supérieur de la maison de Valparaiso, lui tenait un même langage. « Merci, lui disait-il, pour l'accueil si large et si franc que vous avez toujours fait à nos marins, et pour les éclatants services que vous avez rendus à notre pays ! »

Rappellerai-je l'admirable conduite des religieux de Picpus pendant la guerre ? Cinq d'entre eux ont reçu la croix pour l'infatigable dévouement et le courage dont ils ont fait preuve, soit dans les ambulances, soit sous le feu de l'ennemi. Tous la méritaient. Avec les Frères des Ecoles chrétiennes, ils ont été attachés à la mort de nombreux blessés, tous enfants du peuple, et quelques-uns de ces malheureux, sur les champs de bataille, ont reconnu dans leurs sauveurs les vénérables vieillards qui avaient guidé leurs premiers pas dans la vie.

## LES EUDISTES

Les prêtres de la Congrégation de Jésus et de Marie sont nommés *Eudistes*, du nom de leur fondateur, le vénérable Jean Eudes, frère aîné du célèbre historien Mézeray. Un troisième frère se fit soldat, il disait plaisamment : « Nous sommes trois frères : le premier prêche ; le second écrit ; moi je bataillerai ! »

Les Eudistes dirigent cinq collèges : Saint-Martin de Rennes, qui compte 300 élèves environ ;

Saint-Sauveur de



lément du collège qui se trouvait à leur porte, si bien que les pensionnaires accoururent de toute part. Chaque année il s'accroît d'avantage, et aujourd'hui on y compte trois cents élèves.

Il en est résulté d'abord que le diocèse a retrouvé dans cette maison la pépinière de prêtres qui lui faisait défaut, depuis que l'ancien collège avait disparu; ensuite, qu'une quantité considérable de jeunes gens, destinés, par la force des choses, à rester dans la classe ignorante de la société, se sont formés à cette école et sont devenus des hommes utiles, des avocats, des médecins, des notaires, etc. En un mot, la contrée, jusque-là désertée, bénéficie aujourd'hui de tous les bienfaits que l'instruction procure.

Disons encore que le fondateur de cette maison a créé dans le même établissement un hospice et un orphelinat, dont le développement s'accroît au fur et à mesure des ressources. Enfin, à côté du pensionnat se trouve, pour les classes primaires, un externat qui sert d'école d'exercices pour le noviciat des frères.

Tous ces différents services constituent un nombreux personnel que l'on peut évaluer, en comptant les prêtres, les frères, les élèves internes et externes, l'hospice, l'orphelinat, les domestiques, à six cents personnes, pour Tinchébray seulement.

Pendant la guerre de 1870, comme tant d'autres maisons analogues, une ambulance avait été ouverte à Tinchébray, où trente ou quarante malades y ont été nourris et soignés gratuitement tous les jours.

Aujourd'hui, la Congrégation de Sainte-Marie possède sept maisons dans le département de l'Orne, qui sont : Tinchébray, Flers, Briouze, La Ferté, Sées, Vimoutiers et Saint-Mars d'Egrenne, comptant ensemble quinze cent quarante élèves.

Et dans le département du Calvados, six maisons : Livarot, Creully, La Madrie, Vaux, Villiers et Vire, contenant ensemble cinq cent soixante élèves; c'est donc un total de deux mille cent élèves, pour les treize maisons fondées par la congrégation.

Deux écoles communales, celles de Flers et de Vimoutiers, sont entièrement gratuites; quant aux autres maisons, l'admission gratuite s'y pratique largement, soit par voie d'administration, soit charitablement.

## LA CONGRÉGATION DU SACRÉ-CŒUR

D'ISSOUDUN

Elle a été fondée en 1864 dans le but unique de former des missionnaires destinés aux campagnes. Puis, Mgr de la Tour d'Auvergne a confié à ses membres la direction du collège de Chézel-Benoît (arrondissement de Saint-Amand), collège très connu dans tout le Berry. Dans cet établissement, les religieux ont fondé sous le nom de « Petite-Croix » une sorte de caisse alimentée, partie par les ressources que leur fournit la charité privée, partie par des cotisations annuelles d'un sou.

Au moyen de ces fonds, ils élèvent pour la vie religieuse 80 élèves, y compris un certain nombre de jeunes gens qui font à Rome, leurs études ecclésiastiques.

De même que les cotisations arrivent de tous les points de l'Europe, de même le recrutement des élèves se fait dans tous les pays, parmi les jeunes gens pauvres qui paraissent animés d'une véritable vocation ecclésiastique.

## LES ORATORIENS

PAR UN ANCIEN ÉLÈVE

Il faut la loupe anticlérical de M. Jules Ferry pour voir dans ces prêtres des ennemis de l'Etat.

Pendant tout un temps de collège, les bruits du dehors ne parvenaient jamais jusqu'à moi. On ne m'enseignait qu'une chose : c'est que j'étais citoyen, et, comme tel, obligé d'aimer la France et de la servir.

Je me souviens... C'était en 1870, la veille de la distribution des prix.

Ce soir-là, nous donnions une fête littéraire et musicale à nos familles. M. le préfet y assistait. Vers dix heures, il déclara le silence pour lire une dépêche. C'était la nouvelle d'un petit avantage obtenu à Sarrebruck par l'armée française. De nos poitrines sortit un immense cri de : « Vive la France ! »

Quand nous revînmes, après les vacances, nous étions tous tristes et anxieux. La France avait été éprouvée par les plus grands revers de notre histoire.

Nous n'étions pas assis pour la première leçon que le professeur nous dit : « Les Prussiens ont vaincu, parce qu'ils ont été laborieux, disciplinés et patriotes; mes enfants, le sol français est foulé par la botte d'horribles barbares, c'est à vous de préparer, par votre application, votre bonne tenue, votre esprit d'ordre, la génération qui vengera les insultes que nous subissons. »

Deux de nos frères, jeunes gens de vingt ans, pauvres orphelins accueillis et élevés grâce à la charité des Pères, se chargèrent de témoigner de notre amour pour la France sur les champs de bataille. Une cotisation pour subvenir aux frais de l'équipement, fut l'affaire d'un instant. Et, quand ils partirent, en leur faisant nos adieux, nous leur recommandâmes de bien dire qu'ils étaient élèves de Saint-Lô. Hélas ! ils l'ont répété sans doute jusqu'à Patay... c'est là qu'un linceul de neige maculée de sang les a ensevelis à jamais.

Ce ne fut pas tout. Dix d'entre nous partirent comme infirmiers volontaires; l'argent de nos prix fut versé à la caisse des ambulances, et, de plus, une matinée littéraire, due à notre initiative, fournit une bonne recette, qui servit à soulager les victimes de la guerre.

Je raconte ces faits parce que ce sont les seuls souvenirs politiques de mon temps de collège. On le voit, nous ne faisons pas une rude guerre à l'Etat.

Depuis huit ans, ces traditions généreuses se perpétuent. Chaque année, la grande salle des réunions s'ouvre pour un public d'élite, attiré par l'attrait de nos fêtes. Ce sont les élèves eux-mêmes qui composent les pièces de comédie, eux-mêmes les jouent; on y fait aussi de la musique, et de la bonne, et quand l'assistance nous paraît satisfait, alors c'est le quart d'heure de Rabelais pour... les bourses. Incendies, inondés, victimes de toutes sortes se partagent la recette. Que le jeune républicain de Saint-Lô dise si la caisse du bureau de bienfaisance s'en trouve plus mal.

Les Jésuites, en général, sont sévères. Leur air ascétique en impose; ce n'est pas le cas de l'Oratorien. Ce dernier est plus souple, plus tendre, d'allures moins rectilignes. Chez les Jésuites, c'est l'esprit qui commande; chez l'Oratorien, c'est le cœur qui est le maître. Vis-à-vis de l'enfant, c'est la mère que l'Oratorien cherche à imiter et il lui a volé un de ses secrets. Quand l'enfant a commis une faute, la maman ne prend pas de suite la baguette. Elle affecte d'abord un air tendre, caresse un peu le rebelle, finit par l'attendrir; et à ce moment adresse ses remontrances : au lieu d'irriter le cœur, elle l'apaise, le touche : et qui donc résiste à de tels procédés ?

C'est là toute la méthode de l'Oratoire : la persuasion. J'ai vu un professeur étudier longuement le côté tangible d'un élève, et, ce point découvert, d'un *« saut de sautoir »*, comme nous disions alors, faire un excellent modèle.

Bien rarement cette stratégie reste sans effet, auquel cas le supérieur intervient. Oh ! alors, le cas est grave. L'indomptable est appelé dans la chambre du Révérend Père, prend place dans un fauteuil en face de lui, et là, en tête à tête, il lui faut entendre les sermons sévères, mais toujours mesurés, qui tombent en général assez dru. Ce maître d'autorité m'a donné bien des tourments, et que de lignes j'aurais faites pour éviter sa connaissance ! Eh bien ! grâce à ces moyens, une discipline exemplaire règne dans la maison de l'Oratoire, et les *« penums »* y sont presque inconnus.

D'ailleurs, pour exciter l'émulation des élèves, ils ont des procédés qui s'adressent au cœur et à l'amour propre. Jusqu'à la troisième, chaque classe est divisée en deux camps : les *« Croisés »* et les *« Sarrazins »*, avec bannières et drapeaux. Toute la semaine, les deux petites armées luttent entre elles à coups de devoirs et de bonnes notes. Le samedi, les résultats sont proclamés. Le camp victorieux s'empare de l'oriflamme, et pour que les vaincus n'oublient pas qu'ils ont une revanche à prendre, on les oblige à écrire en tête de leurs devoirs : *« labor improbus omnia vincit »*. Ce n'est pas tout; un ordre de chevalerie dit de *« Saint-Michel »*, est créé à l'usage des plus vaillants : tels sont grands officiers, commandeurs, chevaliers etc., etc. Il faut voir avec quel orgueil on porte la rosette.

À Saint-Lô, comme à Juilly, les élé-

ves des classes supérieures trouvent un autre aimant : c'est l'Académie.

Un tableau placé dans le grand parloir d'honneur, contient, par ordre de date, les noms de ceux qui ont fait partie de la Société. L'Académie a son chancelier, son secrétaire, ses membres titulaires, honoraires et aspirants. L'élection est faite par les élèves sans *« pression officielle »*. La, on s'exerce à parler en public, en présence des maîtres et d'invités de distinction. Les séances secrètes sont consacrées à la lecture des devoirs d'élèves qui sollicitent l'honneur de signer leur nom au *« livre d'or »*, gardé soigneusement aux archives. L'auteur de ces lignes y trouverait peut-être son nom, et certes il en est fier.

Le collège de Saint-Lô, confié aux Oratoriens, en 1852, est promptement devenu la maison d'éducation la plus renommée de tout le pays.

Le chiffre des élèves était de 60 en 1852. En 1860, il était déjà de 400. Aujourd'hui, ce chiffre est dépassé de beaucoup.

## JUILLY

Mais parlons plutôt de Juilly : c'est le plus connu des collèges de nos Pères ! Au milieu d'une contrée riant et fertile qu'on appelait autrefois Brie-en-Goël, s'élevaient des constructions grandioses, d'un développement de plus de 10,000 mètres carrés, avec étangs, sources, parc et dépendances considérables. C'est là, à sept lieues de Paris, qu'en 1638, le P. de Condren ouvrit le collège de Juilly, destiné à une si grande célébrité.

En foulant le sol de Juilly, on ne se doute guère du nombre d'hommes illustres qui ont passé par là. Pour ne citer que les principaux, nommons : Colbert, Guillon, d'Albret, Turenne, Séguier, Colbert, Tourville, les Fitz-James, les Drummond, les Forth.

Le duc de Monmouth y eut pour condisciples Berwick et Villars.

Plus près de nous, Chénedollé, d'Epremesnil, le duc Pasquier, M. de Bonald, les amiraux Lacrosse et Duperré.

En 1793, le collège fut fermé; mais dès 1796, Juilly avait déjà renoué ses anciennes traditions. C'est là que nous trouvons le jeune Jérôme Bonaparte, que le vainqueur d'Italie vient visiter lui-même à Juilly, après le traité de Campo-Formio, en compagnie de ses frères et de ses sœurs.

Ils trouvèrent le jeune Jérôme au fond de la grande allée du parc où il s'amusait avec les deux Juillots ses amis, sous les yeux de Mme Juillot.

D'ailleurs, loin qu'il aperçut les visiteurs, le futur roi de Westphalie s'écria : « Tiens ! voilà mon frère le général, madame Juillot, je vais vous rejoindre dans un instant » et il courut se jeter dans les bras de son frère.

Enfin, pour terminer la série des morts, tout le monde sait que M. Bethmont et Berryer sont passés par Juilly. Sans le P. Bonnet, personne n'aurait connu Bethmont; c'est ce religieux qui le demanda à sa famille trop pauvre pour payer sa pension. Bethmont acquitta sa dette de reconnaissance par trois années de professorat et alla faire son droit à Paris où il vécut avec sa mère des fruits d'un incessant travail.

La Providence récompensa sa piété filiale et son travail. L'écolier recueilli par charité devint l'avocat ému de Berryer et il est mort riche et couvert de gloire.

La dernière guerre a mis en évidence encore une fois les élèves de Juilly. Parler du général de Sonis, c'est nommer un type de bravoure militaire. M. de Sonis, ramassé demi-mort à Loigny, commandait comme général le 17<sup>e</sup> corps d'armée de la Loire. « Toujours debout, et toujours partant », il fut digne de ces braves volontaires de l'Ouest, au milieu desquels il faillit trouver la mort : c'est lui qui leur disait dans un moment critique : « Ces hommes (les mobiles de la 2<sup>e</sup> division) refusent de me suivre : Venez, montrons-leur ce que peuvent des chrétiens et des hommes de cœur. »

J'ai pris au hasard quelques noms parmi les élèves, et combien j'en laisse qui mériteraient une mention spéciale ! Allez à Juilly et vous verrez la liste de ceux qui ont prouvé sur les champs de bataille que les Pères apprennent bien « à aimer Dieu et le pays ».

Un mot seulement sur les vénérables prêtres poursuivis pour nous inculquer ces principes. Je parlerai de ceux que j'ai connus et qui me sont le plus près du cœur.

Ce n'est qu'en 1852 que l'Oratoire a été rétabli comme congrégation, et combien

de ses membres ont déjà signé d'une page glorieuse depuis cette époque. Un des plus en vue pendant longtemps fut l'abbé Gratry. L'écrivain est trop connu pour que j'insiste, c'est le citoyen que je voudrais montrer et un trait de sa vie me suffira. C'était après la guerre. Il était en Suisse atteint de la maladie qui devait l'emporter. Quand il apprit la patriotique entreprise de la *« souscription nationale »* pour la délivrance du territoire il dit au P. Perraud : « Ne serait-ce pas le moment de faire une tournée... dans son capital, afin de hâter la marche de cette souscription, car il faut à tout prix qu'elle réussisse. » Et le même jour il partait pour la souscription nationale. Ceci est de première grandeur... c'est d'un grand cœur qui peut nous rendre l'estime de nous-mêmes et l'estime du monde entier. « Quelques jours après il s'éteignait et sa dernière parole fut celle-ci : « La France !... la France ! »

Non moins patriotique est le P. Petetot, aujourd'hui supérieur de l'Oratoire.

Je me souviens des paroles qu'il nous adressait pendant la guerre et sais quel sang généreux coule dans ses veines. Il quitta une des plus belles cures de Paris, celle de Saint-Roch, pour relever l'Oratoire. Nul n'était plus apte à cette tâche délicate, et Dieu sait s'il l'a menée à bien ! Dans le P. Petetot, on sent l'homme de Dieu uniquement désireux d'atteindre les âmes et de leur faire du bien. Une rare distinction s'allie à la simplicité : c'est un lettré de l'Ecole de nos plus grands maîtres. J'écarterai, comme preuve, son : *« Introduction à la Journée des Malades »*, de l'abbé Perreye.

C'est sous l'impulsion du P. Petetot que l'Oratoire a successivement pris la direction du collège de Saint-Lô et de la vieille et illustre maison de Juilly. La dernière maison ouverte est l'externat *« Massillon »*, dont les élèves suivent les cours du lycée Charlemagne.

Les trois maisons de Saint-Lô, Juilly et Massillon, renferment près de 800 élèves. A-t-on jamais entendu dire que l'esprit chrétien qu'on cherche à inculquer dans les maisons de l'Oratoire, éteint chez les élèves le souffle patriotique : témoins, la longue suite d'hommes illustres que j'ai passés en revue depuis Villars, maréchal de France, jusqu'aux glorieux blessés de Loigny !

On pourra proscrire de nouveau nos maîtres, nos cœurs les suivront dans l'exil, et nous, qui resterons en France, pour nous conduire en citoyens dignes d'eux, nous n'oublierons jamais la devise de notre bannière :

DIEU ET LA FRANCE !

## LES OBLATS SAINT-HILAIRE

C'est une congrégation diocésaine, composée exclusivement de prêtres du diocèse qui font vœu d'obéissance la plus parfaite à leur évêque, et sont entièrement à sa disposition pour les ministères qu'il veut bien leur confier.

Ces ministères consistent principalement dans les secours à porter aux malades ou infirmes. A ce titre, les Oblats remplissent exactement les fonctions de prêtres auxiliaires reconnus par l'Etat. En outre, ils vont prêcher là où on les demande, et enfin ils se consacrent également à l'enseignement. Quelques-uns sont curés ou vicaires de paroisses; d'autres sont aumôniers.

La fondation de la congrégation des Oblats de Saint-Hilaire ne remonte pas plus haut que l'année 1852, en même temps que Son Eminence le cardinal Pie, évêque de Poitiers, si justement préoccupé de rétablir tous les souvenirs du passé de la grande Eglise de Poitiers, faisait reconstruire dans l'enclos de la maison la chapelle de Saint-Hilaire-Entre-les-Eglises.

La maison des Oblats, fort modeste, s'élève en face de la nef latérale de droite de la cathédrale. Il y a une succursale à Niort. A ces deux résidences sont annexées deux écoles cléricales.

Celle de Poitiers prépare exclusivement à l'état ecclésiastique; celle de Niort est en même temps un petit collège où on reçoit des élèves laïques. L'an dernier, seulement, on a commencé à présenter au baccalauréat quelques élèves — 6 ou 8 — qui ont été reçus, à part un ou deux, aux sessions d'août et de novembre 1878.

Les immeubles de ces deux maisons sont des propriétés diocésaines, avec autorisation du gouvernement. Le local de l'école cléricale de Poitiers appartient à la fabrique de la cathédrale, qui la met à la disposition de l'école à la condition que celle-ci serve en même temps de

psalette, vieux mot toujours en usage dans le Poitou et qui sert à désigner la maîtrise où sont élevés les enfants de chœur.

Les Oblats dirigent aussi le grand séminaire. Ils sont donc, en tout, sous l'autorité immédiate de l'évêque. Leur nombre est de 30 à 40. — Une dizaine sont prêtres auxiliaires; deux sont curés, les autres sont professeurs ou aumôniers.

Les aumôniers sont à Poitiers, pour diverses communautés de femmes, et à La Puy, maison mère des Filles de la Croix, congrégation légalement reconnue.

Les Oblats jouissent de leurs revenus personnels et en font l'usage que bon leur semble. Quant à ceux qui ne possèdent rien, il leur est alloué cinquante francs par an pour leurs menus plaisirs. Voilà, en effet, des plaisirs qui doivent être bien menus !

## LES

### PRÊTRES DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION

A RENNES

Ces prêtres, indiqués sur les listes de proscription publiées par les journaux, n'ont pas à proprement parler de maison à eux. Ce sont des missionnaires soumis à l'autorité de l'archevêque. A Saint-Vincent de Rennes, où il y a quatre cents élèves, à Vitré, au petit séminaire de Saint-Méen (arrondissement de Montfort), à Saint-Malo, il y a des prêtres de leur congrégation, mêlés à des prêtres séculiers.

A Vitré, Saint-Méen, Saint-Malo, les trois supérieurs sont trois missionnaires de l'Immaculée Conception. L'éducation y est excellente. Le clergé, le barreau, l'armée, toutes les classes d'autrefois dirigeantes, se sont largement recrutées parmi les élèves sortants de ces quatre maisons ecclésiastiques d'Ille-et-Vilaine.

## LES

### OBLATS DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES

A SAINT-ANDRÉ, PRÈS TROYES

C'est un établissement de récente origine. Il a été fondé en 1870, et relève absolument de l'évêque. Il n'est éloigné de la ville que de quatre kilomètres. La congrégation des prêtres qui le dirigent est connue dans le pays sous le nom de Congrégation de Saint-Bernard. Le collège Saint-André compte aujourd'hui 220 élèves; on y suit les programmes de l'Université et, jusqu'ici, les bacheliers y ont été nombreux chaque année.

## BÉNÉDICTINS DE DELLE

Ces pauvres religieux quittèrent la Suisse, il y a quelques années, cherchant un climat meilleur. La France leur disait-on, est la terre de la liberté... et ils franchirent la frontière. Il était temps d'ailleurs. Les radicaux helvétiques, après avoir vendu tous leurs biens, croyaient des gendarmes les sommer de déguerpir. Bien entendu, on ne les laissa emporter que ce qu'ils avaient sur eux.

Après des pérégrinations sans nombre, les exilés plantèrent leur tente à Delle (Haut-Rhin) : ils n'en avaient pas fini avec les difficultés. Le pain manquait souvent. Le gîte n'était pas mieux assuré. Une assez curieuse anecdote se rattache à cette époque.

Un matin, le supérieur déclara aux Frères qu'il n'avait pas un sou en caisse, et qu'il fallait se résigner, pour le moment, à ne pas manger. Puis, cette douloureuse confession faite, il se retira à l'écart quand lui vint une idée lumineuse.

Il portait sur la poitrine une croix d'argent. Si je la vendais, se dit-il, le prix suffirait peut-être à nous nourrir aujourd'hui, pour demain Dieu y songera. Et vite il court chez un bijoutier.

L'orfèvre regarde, tourne, retourne la petite croix.

— Combien en demandez-vous, mon Père ?

— Combien ? Je ne sais : deux cents francs, est-ce trop ?

Le marchand sourit.

— Mais, si je vous en offrais 40,000 fr. — 40,000 francs ! Comment... vous plaisantez ?

— Je ne plaisante point !

La somme fut bientôt versée : la fortune de la communauté était faite.

Qu'est-ce que cette croix et qu'est-elle devenue ?

On dit mille choses mystérieuses sur son compte.

C'était, paraît-il, un bijou unique au point de vue de l'art et de l'ancienneté; de plus, un souvenir historique, ignoré du Père, en faisait une curiosité du plus grand prix.

Telle est l'origine de l'établissement fondé par eux à Delle. Bientôt ils eurent acquis la confiance des familles, et ces exilés allaient revoir de meilleurs jours, quand les lois Ferry...

S'ils doivent reprendre le chemin de l'exil, ce qu'à Dieu ne plaise, le supérieur devra bien regretter sa croix.

## LE PÉTITIONNEMENT

On sait que, de tous côtés, les signatures s'amoncellent pour demander aux chambres de repousser les projets Ferry. Un comité d'hommes droits, persévérants, forts de leurs droites et de leur conscience, s'est formé pour conduire cette campagne pacifique et légale. Ils donnent leur temps et leurs peines pour rien; mais ils ont des frais matériels de toute nature pour lesquels il est bon qu'ils reçoivent un appui positif.

Voilà pourquoi nous insérons la lettre suivante, à nous adressée par M. Paul Lauras, ancien préfet, et secrétaire de ce Comité.

Paris, le 31 mai 1879.

Monsieur le Rédacteur en chef du *Figaro*, Vous avez annoncé les premiers résultats du pétitionnement en faveur de la liberté d'enseignement, et vous avez invité vos lecteurs à faire un nouvel effort afin d'augmenter le chiffre déjà si imposant des signatures recueillies.

Le Comité général de pétitionnement vous serait reconnaissant de vouloir bien rappeler maintenant que ses charges, frais de loyer, d'impression, de correspondance, de contrôle, etc., ont augmenté en proportion des résultats obtenus, et faire un appel à la générosité de tous ceux qui sont intéressés à conserver le droit de faire librement élever leurs enfants.

Les offrandes seront reçues avec reconnaissance au bureau du Comité, rue de l'Université, 47.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Secrétaire du Comité,

PAUL LAURAS.

Ce pétitionnement marche à merveille. Il touche au chiffre de quinze cent mille. Mais ce n'est pas assez. Il faut l'encourager et le propager de toutes nos forces.

A côté de ce pétitionnement, il y a celui du clergé, pour faire acte d'adhésion à la parole des évêques. Il y a quinze jours, le Comité avait reçu des pétitions spéciales, venant du clergé de 30 diocèses. Aujourd'hui, le nombre des diocèses où se signent ces pétitions dépasse cinquante.

On lira avec intérêt quelques petits détails sur l'organisation du comité général de pétitionnement.

Dès le premier jour, la correspondance fut considérable. Comme on ne pouvait du jour au lendemain trouver les employés dont on avait besoin, un appel fut adressé aux jeunes gens sortis des écoles qu'on venait fermer. On leur demanda de concourir à la défense de leurs anciens maîtres.

Cinquante volontaires apportèrent chaque jour, l'un, deux, l'autre, trois heures de son temps, quelquefois davantage, voire même des journées entières. Par ce moyen, on put faire face à la correspondance la plus active.

Un mot sur l'importante question de la légalisation des signatures.

Quel est le devoir des maires à qui on demande une légalisation ? Il n'a à se préoccuper que d'une chose, à savoir de l'identité de l'individu qui a apporté sa signature.

La personne qui signe Jean-Paul est-elle bien réellement Jean-Paul ?

Voilà tout ce dont le maire a le devoir de s'assurer. Rien de plus.

S'il sort de là pour refuser une légalisation, il commet un déni de justice dont on peut lui demander devant les tribunaux une réparation pécuniaire.

Le gérant : FERNAND DE RODAYS.

Paris — D. GASSIGNOL, Imprimeur, rue Drouot, 25 (Imprimerie du *Figaro*)  
Imprimé sur les Machines cylindriques de MATHÉON

71, RUE SAINT-MARTIN, PARIS  
**BERNARD CHATELAT & Co**  
Parfumeurs-Chimistes

La **PHILODERMINE**, Pommade antipelluculaire renommée par son incontestable et rapide efficacité : trois jours suffisent pour faire disparaître les pellicules, principale cause de la chute des cheveux, et pour mettre la tête dans un état parfait.

L'usage de la Philodermine est en usage dans les prescriptions du Corps Médical.

**SPECIALITÉS**  
Savons à la Rose renommés.  
Savons à la Lavande anglaise.  
Pommade hongroise pour fixer les moustaches.  
Blanc de Lys, produit invisible sur la peau.  
Eau de Toilette à la Lavande anglaise.  
Brillantine pour la barbe.  
Extrait végétal pour la tête.  
Trésor de la bouche.

Maison BIATIS AÎNÉ, existant de père en fils depuis 1769.

**Ornements d'église**  
Étoffes — Broderies — Chasubles — Flambeaux — Dais — Autels — Statues — Chemins de la croix — Bronze — Orfèvrerie — Croix — Chandeliers — Lampes — Lustres — ornements et Mobilier d'église.

**Biais et Rondelet**  
PARISIENS  
Fondés, 72, rue Bonaparte, 72, Paris.  
Médailles aux Expositions de 1849, 1855, 1867, 1878, 1879.

Pour toutes les offrandes, dons et secours, aux paroisses, chapelles, communautés, écoles, congrégations, à l'exception des fêtes de l'Eglise et des ordinations, prêtres, curés, conférences, mariages, baptêmes, funérailles, écrire directement.

**A LA VILLE DE LYON**  
6, Chaussée d'Antin, 6  
GRANDE MAISON SPÉCIALE DE MONTRE ET FANTAISIES

ARTICLES EXCLUSIFS TRÈS RECOMMANDÉS  
Marie-Thérèse, Fichu tulle, point d'esprit, ruche festonnée 12 »  
Mantelet-Visite d ..... 30 »  
Tapisserie, Nœud-Broché d ..... 40 »  
Lavallière-Echarpe d ..... 30 »

DERNIÈRE NOUVEAUTÉ EN PASSEMENTERIE  
Broderies, Fichus, Nœuds, Fantaies (Bavoi français des Echantillons)

CHAPEAUX ET FLEURS (Origines et Prix modérés)

DÉPOT DU GANT JOSÉ PHINE  
sans Couture sur le côté

**Ernest KEES**  
ÉVENTAILS  
28, rue du Quatre-Septembre, 28  
PARIS

Parfumerie du Monde élégant  
**DELETTREZ**  
32 et 34, rue Richer, 32 et 34  
ARTICLES SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉS  
Eau de Cologne du Grand Cordon supérieur à toutes celles connues.  
Lait de Cacao rendant et conservant au teint son velouté et sa fraîcheur.  
Savon satin à base de glycérine.  
EXTRAIT D'ORANGER POUR LE MOUVON  
Parfums havanais, Bourgeois de Manille, Bouquet du Monde élégant, etc.  
Grand choix de Coffrets pour Cadeaux  
PARFUMERIE NOUVELLE À L'OPOPANAX  
EUXIR, POWDRE ET PATE DENTAIRE

**EAU DES CARMES BOYER**  
Seul Successeur des Carmes déchaussés de la rue de Vaugirard  
PARIS, 14, Rue de l'Abbaye, 14, PARIS

AFIN d'éviter les nombreuses contrefaçons que la réputation séculaire de l'Eau des Carmes a créées, exiger la fiole recouverte de l'Étiquette ci-contre

Eau des Carmes déchaussés de la Rue de Vaugirard de Rue Taranne 14 à Paris  
Par suite de l'acquisition de la rue Taranne en l'année 1877 l'ancien laboratoire des Carmes a été transféré Rue de l'Abbaye 14 à Paris

Pour tous renseignements, s'adresser 14, rue de l'Abbaye

**AVIS**  
PAR SUITE DE SES AGRAVISEMENTS LE GRAND DÉPÔT DES FAÏENCES ANGLAISES  
21, rue Drouot  
Offre un choix qui ne se trouve dans aucune autre Maison, 3,000 Services de Table et Dessert sont toujours complets en Magasin  
MISE EN VENTE  
NOUVEAU SERVICE VENTILIER  
48 Verres et 4 Carafes  
POUR 32 FRANCS  
ENVOI DU CATALOGUE

**PRIME A NOS LECTRICES**  
POUR 9 FRANCS AU LIEU DE 12  
On reçoit pendant UN AN  
LA MODE FRANÇAISE

Ce journal, paraissant tous les samedis, est le plus intéressant, le mieux fait et le plus complet de tous les journaux de modes.

C'est le seul qui donne des Patrons découpés de grandeur naturelle.

Détacher ce bulletin et l'adresser, avec un mandat-poste de 9 fr., à M. OSMON, administrateur de la Mode Française, 37, rue de Lille, à Paris.

**MAISON KRIEGER**  
**DAMON, NAMUR & Co**  
Successeurs de H. RACAUT  
ANEUBLEMENTS COMPLETS  
74 — Faubourg Saint-Antoine — 74  
PARIS